

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Journal du Cultivateur

## PROCÉDÉS DU BUREAU D'AGRICULTURE DU BAS-CANADA.

VOL. I., No. 8, MONTRÉAL, DECEMBRE, 1853.

FRANC DE PORT.

PRIX 2s. PAR ANNÉE, PAYABLE D'AVANCE.

### Journal du Cultivateur.

#### EXPOSITION PROVINCIALE DU BAS-CANADA.

Nous donnons des estampes du cheval de trait, et du verrat et de la truie qui ont remporté les premiers prix.

Le cheval est du pur sang de Clydesdale; il a été élevé par James Skirving, éc., d'Est Lothian, en Ecosse, et importé en 1847, par John Dods, éc., de la Petite Côte, paroisse de Montréal, qui le possède encore. Ce cheval est maintenant âgé de sept ans, et il a remporté le premier prix à chaque exposition où il a été inscrit pour concours, de même qu'à la Grande Exposition Agricole et Industrielle, qui a eu lieu à Montréal, en septembre, 1853.

Le verrat et la truie appartiennent à R. N. Watts, éc., de Drummondville, B. C. Ils ont obtenu les premiers prix offerts pour les meilleurs verrats et truies d'âge ou race quelconque.

#### BUREAU D'AGRICULTURE.

Montréal, 2 décembre, 1853.

Le Bureau s'est assemblé aujourd'hui, à ses salles, en cette ville, à 11 heures de l'avant-midi.

Présents:—Le Major Campbell, président; Alfred Pineseault, éc., vice-président; R. N. Watts, et James Thompson, écuyers.

Le Major Campbell ayant pris le fauteuil, a expliqué le but de l'assemblée du Bureau, et a lu une lettre à lui adressée par M. Leeming, Secrétaire du Comité Local, enfermant un état des comptes des frais, etc.,

encourus pour la dernière Exposition Provinciale tenue à Montréal.

Après quelque discussion, le Bureau en est venu à la décision suivante:—Attendu qu'il paraît par la lettre de M. Leeming du 1er décembre courant, que le Comité Local n'a pas les fonds nécessaires pour payer les dépenses encourues pour la dernière Exposition Provinciale, Qu'il soit résolu, qu'outre les £800 déjà promis, le Bureau garantit une somme ultérieure de £100, pour faire face à toutes les réclamations contre le Bureau, provenant de la dernière exposition, avec l'entente, que les tentes, pavillons, livres, etc., mentionnés dans le mémorandum qui accompagne la lettre de M. Leeming, et les comptes et les procès verbaux du Comité Local, seront remis au Secrétaire du Bureau, comme sa propriété.

2o. Résolu,—Que le Président, le Vice-Président et M. Watts forment un comité chargé de dresser les réglemens pour le gouvernement de l'Association Agricole du Bas Canada.

3o. Résolu,—Que le Secrétaire ait instruction de correspondre avec le Maire de Québec, afin de constater quelle somme d'argent la ville de Québec fournira pour mettre le Bureau d'Agriculture en état de mettre à exécution le vote de l'Association Provinciale d'Agriculture du Bas-Canada, que la prochaine exposition aura lieu à Québec, les 19, 20, 21 et 22 de septembre prochain.

4o. Résolu,—Que, conformément à la pratique qui existe dans le Haut-Canada, le Secrétaire ait instruction de prier les Sociétés d'Agriculture pour le Comté de Québec de

joindre ses fonds pour l'année prochaine, à ceux de l'Association Provinciale d'Agriculture, afin d'aider à mettre sur pied l'Exposition Provinciale qui doit être tenue à Québec, les 19, 20, 21 et 22 de septembre, 1854, bien entendu, qu'en conséquence, les membres de ces Sociétés seront membres de l'Association Provinciale, pour cette année, et auront droit à tous ses privilèges, comme tels.

5o. Résolu,—Que le Secrétaire ait instruction d'appeler l'attention des différentes Sociétés d'Agriculture du Bas-Canada, sur la 6ème section de la 16ème Vict., chap. 18, qui exige qu'elles fassent au Bureau un rapport annuel de leurs procédés, et aussi sur la 12ème section de la 16ème Vict., chap. 11, qui prévoit le choix de quatre membres du Bureau d'Agriculture, pour ramplacer MM. Pineseault, Thompson, Dumoulin et Taché, qui se retirent par sort, mais qui peuvent néanmoins être réélus.

6o. Résolu,—Que toute demande pour la formation d'une nouvelle Société d'Agriculture dans un Comté, doit être faite ayant le 1er de mars, et que, dans tous les cas, il doit être fourni au Bureau une preuve satisfaisante qu'il a été dûment donné avis à la Société ou aux Sociétés existantes dans le Comté, de l'intention de faire une telle demande.

Une lettre de M. Buckland, Secrétaire du Bureau d'Agriculture pour le Haut-Canada, a été présentée et lue. Elle disait que le Bureau avait correspondu avec le Bureau d'Agriculture, demandant son avis, quant à la manière de procéder dans le choix de produits et matières brutes pour le palais

de cristal de Sydenham, en Angleterre, et exprimait le désir que le Bureau d'Agriculture pour Bas-Canada correspondit avec celui du Haut-Canada sur cet important sujet.

Le Secrétaire a été prié de répondre à M. Buckland, que ce Bureau se ferait un plaisir de co-opérer avec celui du Haut-Canada, pour mettre à effet les suggestions du Professeur Wilson, au sujet d'une représentation convenable des produits du Canada au palais de cristal de Sydenham.

Le Bureau a continué sa session pendant deux jours, pour examiner et discuter les diverses matières soumises à sa considération.

Par ordre,

WM. EVANS,

S. et T. du Bureau d'Agriculture.  
Montréal, 3 décembre, 1853.

Nous avons reçu le premier Rapport du Secrétaire du Bureau d'Enregistrement et de Statistique, sur le recensement du Canada pour 1851-52. M. Hutton s'est acquitté de sa tâche avec jugement, et sans le verbiage insupportable qui infeste d'ordinaire les documens publics canadiens. Nous sommes souvent porté à croire que les imprimeurs devraient accorder un droit de commission sur la quantité de besogne faite pour eux.

Le rapport que nous avons sous les yeux est un extrait des différens comptes-rendus venus de toutes les parties de la province, et contient en réalité à peu près tout ce qu'il est essentiel de connaître. Un second rapport analytique d'environ deux fois la longueur du premier (43 p. in-8vo), serait, à tout événement, tout ce qu'il faudrait. En attendant, on annonce que la totalité des comptes-rendus, ou rapports, "in extenso," c'est-à-dire, tels qu'ils sont venus des 1100 énumérateurs, doivent être imprimés en un volume in-folio de 600 à 700 pages!

Il ne nous est pas possible d'imaginer de quel usage pourra être un pareil volume. Nul être humain n'y regardera, quand même il serait praticable de l'envoyer au loin et au large. Il n'y a que les employés du gouvernement qui puissent faire usage de ces rapports, pour donner des extraits succints et intelligibles de leur contenu, et conserver les originaux dans les archives de leurs bureaux, pour recours ou correction. Il peut être à propos, dans un pays comme la Grande-Bretagne, qui, sur une étendue qui n'équivaut guère qu'à un dixième de la nôtre, a

une population dix fois plus considérable; qui possède des richesses immenses et des établissemens publics qui s'étendent et se ramifient dans tous les coins; il peut être utile, disons-nous, dans un tel pays, que sa statistique entière soit imprimée dans le plus grand détail. Mais nous ne pouvons voir de quelle utilité ou de quel avantage il peut être ici d'imprimer un énorme volume, plein de détails que personne ne lira, et dont il est à peine possible qu'un seul exemplaire tombe dans les mains d'un agriculteur pratique. Le département agricole est estimé, à ce que nous voyons, à 20½ pages. L'argent serait beaucoup mieux employé, à notre avis, en primes additionnelles pour les Sociétés d'Agriculture.

Nous allons maintenant donner un précis des matières les plus remarquables contenues dans ce livre qui, quelque court et modeste qu'il soit, ne parviendra probablement qu'à un petit nombre de ceux à l'instruction desquels il est destiné.

Le rapport contient plusieurs aperçus comparatifs, relativement au progrès du Haut-Canada, et fait voir que ce progrès est plus grand que celui de tout autre pays mentionné. Il s'y trouve aussi, sur le progrès d'autres pays, des détails nombreux, dont nous ne voyons pas clairement le rapport avec le sujet.

Les comtés du Bas-Canada dont la population s'accroît le plus rapidement sont:—

Mégantic....	6,449	en 7 années à	13,835
Drummond....	9,854	do	16,562
Outaonais....	12,434	do	22,903
Sherbrooke....	13,485	do	20,014

Il faut se rappeler que la population est encore très éparsée dans ces comtés. On n'exagérerait peut-être pas en disant que si chacun d'eux était complètement défriché et peuplé, sa population serait décuple de la présente.

Mégantic et Drummond sont des comtés très nouveaux; les terres y sont tenues en franc-aleu, ou *socage*. La présente population est due sans doute en grande partie à l'augmentation interne; un peu à l'immigration du dehors, mais principalement à la migration des Canadiens des seigneuries voisines.

L'augmentation de la population du florissant comté de Sherbrooke est venue des mêmes sources, et de l'autre côté de la ligne.

Le progrès du grand comté de l'Outaonais, de la grandeur d'un royaume européen de second rang, s'étendant d'environ cin-

quante milles au-dessus de Montréal, à environ cent-cinquante milles des rives habitées de la "Grande Rivière," et au-delà d'elle et derrière elle, illimité, a aussi été très considérable. C'est la grande forêt du monde pour le pin blanc. Son progrès est venu en partie de la prospérité du commerce des bois de construction, qui a été favorisé par le gouvernement et étendu par des particuliers entrepreneurs. Il n'a pas été employé pour moins de £350,000 de ces bois (dont il a été publié des comptes détaillés dans la dernière session du parlement,) par des particuliers ou des compagnies, en glissoires, ports, chemins à lisses, moulins et autres ouvrages secondaires. Mais une grande augmentation est aussi due à la circonstance suivante: jusqu'à dernièrement, l'Outaonais importait, principalement des Etats-Unis, tout ce dont il avait besoin de lard, article qui, avec la farine, forme la principale nourriture des gens employés à la coupe des bois, et une grande partie de ses autres provisions. Mais depuis peu, l'agriculture a fait des progrès; le comté produit beaucoup de pore, et ne tardera pas à pouvoir suppléer à ses autres besoins. Avec un sol excellent, un marché à proximité, et la commodité d'un chemin de fer et de bateaux à vapeur, l'Outaonais offre beaucoup d'appas à l'entreprise agricole. A l'exception d'un petit espace, à ce que nous croyons, en approchant de Montréal, toutes les terres sont tenues en franc-aleu.

L'augmentation de la population des différens districts du Bas-Canada est comme suit:—

	1831.	1851.
Gaspé.....	13,312	21,748
Québec.....	151,985	269,771
Trois-Rivières.....	49,466	92,425
Saint-François.....	17,410	33,912
Montréal.....	279,749	472,405

Total....	511,920	890,261
-----------	---------	---------

Le nombre des vaches laitières, dans les deux sections de la province, est à peu près égal, d'environ 300,000 dans chacune, ce qui fait environ une vache pour trois individus. Mais la différence dans les résultats est étonnante. Le Haut-Canada produit 7½lbs. de fromage et 53½lbs. de beurre, le Bas-Canada 1½lbs. de fromage et 33lbs. de beurre par vache. A l'exception de quelques townships du Nord et de l'Est, et de Kamouraska, (qui produit le meilleur beurre du Canada), la qualité du dernier est très inférieure.

Pour se rendre compte de cette différence, il y a d'abord la qualité très inférieure des

vaches. En exceptant toujours les townships, rien ne pourrait offrir un contraste plus frappant que la misérable race non améliorée, n'ayant, pour ainsi dire, que le poil, la peau, et les os, avec les superbes Devons et Teaswaters de la province supérieure. Mais une cause plus influente, à ce que nous pensons, c'est la pauvreté des prés et des pâturages, qui ne sont jamais fumés avant le labour, ou engraisés à la surface, mais fauchés ou broutés jusqu'à ce qu'ils ne produisent plus que des mauvaises herbes, et qui, conséquemment, ne peuvent ni nourrir de grands animaux ni en engraisser de petits. A cela il faut ajouter la longueur de l'hiver, durant lequel il est rare que les animaux soient nourris, abreuvés, établis et soignés comme il convient.

Il faut pourtant, croyons-nous, mettre en ligne de compte que les Canadiens consomment plus de lait que les Anglais mangeurs de bœuf et buveurs de bière du Canada, qui ont dans l'idée que ni homme ni animal ne profitera, s'il n'est bien nourri, et qui ne font pas attention à la plus grande proportion de bœufs et de moutons tués dans ce pays. Mais que peut faire le Canadien, dont les pâturages ne peuvent rien nourrir de mieux, à qui l'argent manque pour renouveler son bétail, et qui souvent n'a pas le moyen de le nourrir jusqu'à la fin de l'hiver. Il est plus aisé de voir le mal que d'y trouver un remède.

Les comtés de la province inférieure qui produisent le plus de froment, pois et avoine sont :—

	Froment.	Pois.	Avoine.
	m. lbs.	* m. lbs.	m. lbs.
Mégantic....	15..29.	18..40.	27..19
Québec.....	14..11.	22..00.	22..10
Bonaventure..	14.. 2.	7..24.	27..18
Champlain...	13.. 7.	17..40.	24..10
Stanstead...	12..56.	12..41.	29..10
Missiscoui...	12..55.	12..00.	35..21
Outaouais...	12..46.	12..16.	19..00
Beauharnois.	12..41.	13..11.	26.. 7
Drummond...	12..30.	11..16.	25.. 1
2 Montagnes.	12..10.	5.. 2.	19..32
Nicolet.....	12..10.	8..33.	21..30
Vaudreuil...	11..48.	14..47.	22..33
Leinster....	11..43.	10..38.	21.. 6
Sherbrooke...	11..35.	12..47.	26.. 3
Montmorency	10..56.	13..30.	12..10
St Maurice..	10..46.	9..58.	22..20
Yamaska....	10..38.	8..10.	19.. 9
Verchères...	10..28.	16..27.	20..20
Portneuf...	10..21.	8..23.	19.. 3
Terrebonne.	10..14.	11..45.	27..00
Dorchester...	9..45.	9..22.	19..00

Mégantic étant le meilleur pour le blé, Québec, le meilleur pour les pois, et

Missiscoui, le meilleur pour l'avoine.

Dorchester produit la plus grande quantité de foin; ensuite Stanstead et Huntingdon.

Les plus faibles rapports de froment sont de :—

	mits. lbs.
L'Islet.....	6..24
Gaspé.....	7..24
Saguenay...	7..40
Montréal...	8..38

Le dernier exposé est des plus décourageants. Il est impossible qu'un tel produit paie la semence et la récolte. Quant aux trois comtés nommés en premier lieu, le procédé d'épuisement a marché régulièrement sur des sols d'une fertilité très inférieure; mais l'île de Montréal est de sa nature un des plus fertiles cantons du monde, sur lequel nous savons qu'on a recueilli 40 minots à l'acre; elle est entrecoupée par de bons chemins, et elle possède la plus grande ville de la province. Mais, quelque étrange que la chose puisse paraître, le voisinage de la ville, au lieu d'encourager l'agriculture, agit précisément dans le sens contraire. Le nombre des chevaux entretenus est si considérable, que le cultivateur, au lieu de consommer son foin et sa paille sur sa ferme, pour engraisser ses animaux et faire du fumier, les charrie à la ville, et les y charrie jusqu'à ce que cette misérable ressource lui manque, et que la terre devienne d'une stérilité absolue. En Angleterre, aucun agriculteur ne pense à envoyer son fourrage au marché; ou si c'est un simple fermier et qu'il lui soit permis d'en conduire à la ville, il ne le fera pas sans en rapporter au moins une tonne de fumier, et sans entretenir en outre des vaches laitières. De telles fermes, près de villes comme Montréal, sont dans le plus haut état de culture, et les rentes et les récoltes sont énormes.

Chacun peut se former une idée du produit de la paille d'après celle du grain, en se rappelant toujours que plus le sol est pauvre, moins est grande la quantité de la paille, à proportion du grain, le contraire ayant lieu dans les sols riches. C'est un fait déplorable, auquel il est inutile de vouloir fermer les yeux, qu'il y a dans le Bas-Canada des districts, où, si les cultivateurs persévèrent dans leur présent plan, quelques années de plus, il cessera de leur fournir les moyens de subsister, et des cantons entiers redeviendront des déserts, ou passeront aux mains d'une race différente, ayant l'habileté et l'argent nécessaires pour les améliorer.

Dans un des nos précédents numéros, nous avons inséré un article sur la culture de l'osier pour ouvrages de vannerie. Le sujet nous paraît bien digne de l'attention des particuliers et des Sociétés d'Agriculture.

Il y a en Canada d'immenses espaces de terre qui restent incultes, sous la forme de savanes, ou cédrières humides, incapables de produire autre chose, du moins avant d'avoir été égouttées profondément. Mais le meilleur plan serait indubitablement de prendre un terrain déjà défriché, où l'irrigation serait facile, au moyen de cours d'eau artificiels. Il y a abondance de terre de cette sorte, tant défrichée qu'inculte. On pourrait faire que les couches d'osier fussent sous l'eau dans les inondations, et ce serait assez. Les osiers se plantent en couches d'environ douze pieds de largeur, avec un fossé d'environ dix-huit pouces de profondeur et un pied de largeur, entre elles. On peut de cette manière faire écouler l'eau, lorsqu'on veut cueillir les brins. C'est là le meilleur mode de culture, quoiqu'on en produise souvent avec beaucoup moins de soin. Ils n'exigent point d'engrais, et ils croîtront dans quelque sol que ce soit.

Tous les osiers ou saules connus viennent bien en Canada. On peut prédire avec sûreté que partout où croît le saule doré, qui est un arbre indigène de la Lombardie, les autres saules, ou osiers, croîtront également. Nous croyons que la plante existe dans quelques localités du Bas-Canada, mais on en pourrait obtenir facilement des boutures des Etats-Unis, ou d'une partie quelconque de l'Europe. C'est une des plantes les plus vivaces. Il semblerait que rien ne la peut faire périr. Les boutures peuvent avoir de huit à dix pieds de longueur, et doivent être placées à moitié dans la terre. Elles ne manquent jamais de prendre. Les bêtes à cornes et les moutons doivent être, comme de raison, éloignés des couches.

L'époque la plus favorable au cultivateur pour la coupe des osiers, est lorsqu'il a fini ses labours d'automne, ou que la terre est trop humide pour être labourée. C'est alors le temps de porter les brins à la maison, pour y être pelés et fournir ainsi un travail léger à la famille, près du foyer. Les machines pour enlever l'écorce de l'osier sont très simples, mais quand le travail ne se paie pas cher, les brins peuvent être écorcés ou pelés à la main.

Lorsque nous avons vu le procédé, il consistait ordinairement à faire passer l'osier par une fente pratiquée dans une planche, dans

laquelle était un petit couteau qui projetait justement autant qu'il fallait pour fendre l'écorce, qui était ensuite enlevée très aisément avec le main. Ce dont il est question ensuite, c'est de trouver un marché, ou des acheteurs. L'osier, tant pelé, ou teillé, que non pelé, est d'un grand débit dans les États-Unis, et il en faut un peu dans nos villes, quoique la plus grande partie de notre vanerie soit importée.

Mais le meilleur marché pour le cultivateur, c'est sa propre demeure. C'est là que se trouvent les germes de la manufacture épars sous la forme d'ouvrages grossiers faits avec des plantes de qualité inférieure. La fabrique des paniers est un des arts les plus anciens et les plus simples : à peine y a-t-il un peuple assez grossier pour ne le pas pratiquer sous une forme ou sous une autre, et quelques tribus barbares, comme celles du sud de l'Afrique et de l'Océan Pacifique, surpassent les Européens par l'habileté et l'élégance, quoiqu'elles se servent ordinairement de feuilles et d'herbes, au lieu de brins d'osier, mais le principe est le même. Nous ne voyons pas pourquoi les Canadiens n'emploieraient pas la saison de l'hiver à fabriquer des corbeilles et des paniers de belle qualité, ou du moins de qualité passable, quelque chose de mieux que ce qui se vend sur les marchés. Mais les renseignements nécessaires ne pourraient être communiqués à des gens dont la plupart ne savent pas lire, qu'au moyen de l'intervention active des religieuses et des curés de campagne. La première chose à faire, c'est d'encourager la fabrique d'ouvrages en osier pour exportation : la manufacture pour usages domestiques s'en suivra naturellement. On pourrait stimuler et perfectionner l'industrie indigène, au moyen de bons modèles distribués comme prix.

Les Sauvages montrent beaucoup d'adresse à fabriquer des paniers d'éclisses, c'est-à-dire, de chapelures de saule ou d'autres bois flexibles. Ces paniers sont néanmoins bien inférieurs par la force et l'élégance à ceux d'osier. Nous n'avons vu aucun de ces derniers fait par des Sauvages ; nous croyons même qu'ils n'ont pas la matière nécessaire : s'ils la trouvaient chez eux, et qu'il leur fût fourni de bons modèles, nous ne doutons pas qu'ils ne les imitassent bien, et qu'ils n'exergassent leur industrie avec beaucoup plus de profit qu'ils ne le font maintenant, en brochant des souliers et autres articles d'utilité ou d'ornement.

Cette manufacture se recommande encore

en ce qu'elle n'exige aucun déboursé autre que l'achat d'un couteau pour couper les brins d'osier. Dans l'état présent du pays, sous le rapport des connaissances et des capitaux, ces manufactures mériteraient beaucoup plus d'être encouragées que celles du coton et de la toile.

Nos lecteurs trouveront, dans une autre partie de nos colonnes, une circulaire du Secrétaire du Bureau d'Agriculture de Boston, dans la vue d'obtenir des renseignements statistiques propres à le mettre en état de donner un exposé correct de la condition de l'agriculture dans l'État de Massachusetts. Ce document et les remarques qui le précèdent méritent bien d'être lus attentivement par tous ceux qui sont en rapport avec des sociétés agricoles. Nous ne pouvons être d'accord avec l'infatigable Secrétaire en cela seulement, que nous croyons ses sub-divisions trop nombreuses, pour ne pas dire trop minutieuses, et qu'il s'attend, en apparence, à recueillir et à co-ordonner tous les renseignements nécessaires dans le cours d'une seule saison, tandis qu'à notre avis, avec tout l'avantage que le meilleur aide puisse procurer, l'objet désiré ne peut pas être atteint en moins de trois ans. En attendant, les rapports ne pourront pas manquer d'être très précieux, mais ils le deviendront davantage, à l'expiration du temps spécifié, lorsque les comparaisons pourront être faites et les conclusions déduites avec connaissance de cause. Si un plan semblable était adopté en Canada, ce devrait être l'affaire des sociétés locales d'agriculture, qui rempliraient les blancs de rapports imprimés et les enverraient au Bureau d'Agriculture, qui les arrangerait dans des tableaux convenables, et en communiquerait les résultats au public. Attendu la grande importance de l'objet en vue, nous sommes convaincu que toute dépense encourue pour procurer cet avantage (et elle ne devrait pas être considérable,) serait couverte très volontiers par la législature.

MILLET.—Un monsieur du comté de Norfolk nous a fait la faveur de nos envoyer un échantillon d'un blé qu'on voit rarement parmi les produits agricoles de ce pays, et particulièrement de ce comté, savoir, de millet. L'échantillon en question, produit d'un seul grain de semence, est d'une crue luxueuse, mesurant environ six pieds de hauteur. Il a été pris d'un champ de millet, sur la ferme de L. H. Hunt, écrivain, syndic du comté de Norfolk, et il n'est, nous assure-t-on,

qu'un spécimen vrai, ou moyen, de la récolte entière. Le millet est un excellent article comme fourrage pour les chevaux et les bêtes à cornes, et la graine, qui est très abondante, est la meilleure nourriture qui puisse être donnée à la volaille, durant l'hiver. Dans des saisons comme celle-ci, le millet serait particulièrement de valeur, car cette plante paraît croître le mieux sous un soleil brûlant, tandis que la récolte de foin est toujours diminuée par la grande chaleur et la sécheresse. Ceux qui désireraient éprouver les avantages du millet n'auront qu'à s'adresser personnellement au monsieur nommé ci-dessus, et nous sommes autorisé à dire qu'il se fera un vrai plaisir de les satisfaire. Quand on cultive du millet pour fourrage, on doit le semer vers le 8 de mai, et un picotin (peck) de semence suffit pour un acre de terre, et la récolte en doit être faite comme celle du foin, lors qu'il est encore un peu vert. Lorsqu'on cultive le millet pour la graine, un demi-picotin de semence par acre est suffisant, et il va sans dire qu'alors il faut la laisser mûrir.

On cultive ici trois espèces de millet, vulgairement nommé gros mil ou "graine de Canaris." Nous ignorons quelle en peut être la valeur comme fourrage. Vu la dureté de sa paille, nous ne croyons pas qu'il soit de beaucoup de valeur. Pour la nourriture des oiseaux de basse-cour, nous le croyons décidément inférieur au maïs, au sarrasin, aux pois et aux autres céréales.

On trouve dans le dernier numéro du Journal d'Education (*Journal of Education*) pour le Haut-Canada, un rapport intéressant fait au Surintendant de l'Éducation, par M. William Mundie, chargé du soin des terrains de l'École Normale de Toronto, ainsi qu'une lettre du même monsieur au professeur Buckland, à l'occasion de l'envoi de 37 échantillons de grains, racines, etc., pour montre à l'Exposition Provinciale qui a eu lieu dernièrement à Hamilton. Nous avons inséré ces écrits dans nos colonnes, en omettant une partie du compte-rendu des différentes récoltes produites. Ces comptes-rendus, vu la portion de terrain nécessairement petite appropriée à chaque récolte, et le mode particulier de culture adopté pour chacune d'elles, ne fournissent pas des renseignements propres à servir de guide à ceux qui cultivent des fermes étendues, et qui le font suivant le mode usité dans la province. Pour une autre classe, néanmoins, pour les jardiniers des environs de villes considérables, pour lesquels il est de la plus grande importance d'utiliser de la manière la plus profitable

possible l'espace qu'ils ont à cultiver, les résultats de l'agriculture de l'École Normale ne peuvent être que très intéressants. Les résultats de l'égoût et de l'engrais des différentes pièces de terre, tels que décrits dans ces rapports, prouvent d'une manière décisive ce que peut effectuer un agriculteur entendu et diligent.

Il est à propos de dire que l'espace approprié pour des expériences en agriculture se monte en tout à trois acres ou arpens carrés.

*Au Révérend Dr. Ryerson, Surintendant en Chef de l'Éducation.*

RÉV. MONSIEUR.—J'ai l'honneur de vous soumettre le rapport ci-joint, avec la liste descriptive des résultats obtenus des récoltes produites sur le terrain réservé de la Ferme Expérimentale attachée à l'École Normale et aux Écoles Modèles, que j'ai préparés, en même temps que trente-sept échantillons de grains, racines, légumes et fruits, envoyés au secrétaire de l'Association Agricole, pour être exposés, à sa dernière Exposition Annuelle, tenue à Hamilton. Pensant que vous pourriez désirer la répandre ou la garder comme recours, j'inclus une copie de ma lettre au professeur Buckland.

Je pourrais mentionner, d'après ce dont j'ai été témoin, que cette collection d'échantillons a attiré l'attention d'une grande partie des personnes présentes.

Ce m'est aussi un vrai plaisir de pouvoir rendre un compte très favorable de la partie du terrain destinée aux objets d'ornement. Les arbres et arbustes, à très peu d'exception près, ont très bien pris, et plusieurs ont crû depuis qu'ils ont été plantés, au printemps.

L'herbe est venue remarquablement bien, comme le peuvent voir tous ceux qui visitent le terrain. Elle est maintenant, dans la présente saison, beaucoup plus belle et plus forte que sur des terrains mis en pelouse depuis plusieurs années.

La montre de fleurs annuelles et autres d'été, qui avaient été mises en serre temporairement, jusqu'à ce que le sol eût été assez préparé pour recevoir les arrangemens botaniques, ont bien réussi, et ont égayé le terrain durant toute la saison.

La portion basse du terrain, située à l'est du bâtiment, où il a fallu tant de remplissage, est maintenant à peu près comblée et assez de niveau pour que les allées y puissent être tracées, cette automne. Au printemps, je serai en état d'y semer et d'y planter aussi régulièrement que dans les autres parties du terrain, après quoi, on procédera à l'arrangement botanique permanent, sur le plan projeté originiairement.

Voici les rapports des experts sur les échantillons envoyés des Écoles :—

Les juges des produits agricoles dans la classe desquels les échantillons furent inscrits disent :—

“ C'est avec beaucoup de plaisir que nous recommandons à l'attention favorable du public la collection de grains, racines et légumes venus des terrains de l'École Normale, car nous regardons ces échantillons comme faisant honneur à l'Institution, et aussi comme ayant été produits d'une manière bien capable de fournir des renseignements utiles et intéressants.”

Les juges du département de l'horticulture ont aussi mentionné cette collection comme suit :—

“ Une belle collection de grains, racines et végétaux, accompagnée d'un compte-rendu, venant des terrains de l'École Normale, se recommande hautement, comme donnant des connaissances fondées sur des expériences.”

Je suis, respectueusement,

Rév. Monsieur,

Votre très obt. serviteur,

WM. MUNDIE.

Toronto, 15. oct., 1853.

*Au Professeur Buckland, Secrétaire de l'Association Provinciale d'Agriculture.*

MONSIEUR.—A l'égard des trente-sept échantillons ci-joints de grains, racines, végétaux et fruits, envoyés pour montre, du terrain de la ferme expérimentale attachée à l'École Normale de Toronto, je prendrai la liberté de dire qu'ils ne sont pas exposés pour concours, ou parce qu'ils offrent quelque chose de bien extraordinaire, mais dans la vue de faire connaître les expériences qui ont été faites et les résultats qui ont été obtenus. Les détails sont décrits plus particulièrement sur les cartes ou étiquettes attachées aux différents échantillons.

Le sol sur lequel les opérations ont été faites est, à très peu d'exceptions près, (mentionnées sur les cartes descriptives) une terre sablonneuse très légère, reposant sur une couche très épaisse d'argile bleue, très tenace, et généralement à la profondeur de trois ou quatre pieds de la surface. En un mot, le sol était, lorsque nous avons commencé, de nature à être regardé, à la distance de vingt ou trente milles d'une ville ou d'un village, comme une sablière qui ne paierait pas la culture. Les opérations pour l'améliorer ont été commencées l'automne dernier; le premier pas été d'y faire des égoûts souterrains; ces égoûts ont été placés, l'un portant l'autre, à la profondeur de trois à six pieds, et à vingt-quatre pieds l'un de l'autre. Le tout a été ensuite soustranché, c'est-à-dire qu'il a été ôté environ un pied du sol de surface pour être jetté en avant dans des tranches, et le sol de dessous, ou sous-sol, a été remué, ou croché, et laissé au fond, à la place qu'il occupait primitivement, l'ameublissement allant, terme moyen, à la profondeur de vingt pouces; et quoiqu'il ait été fait à la bêche, il a approché d'aussi près que possible d'un labour fait avec la charrue à sous-sol, ou de ce qu'on pourrait faire également bien avec la char-

rué à sous-sol, si l'opération avait lieu sur une grande échelle.

En préparant la terre pour les récoltes, le printemps, on y répandait une couche modérée d'engrais, consistant en deux tiers de fumier d'étables, un sixième de grattures de chemins et un sixième de cendres gravelées, le tout bien broyé et mêlé ensemble. La quantité employée dépendait de la nature de la récolte qu'on voulait avoir. Le détail en serait trop long pour cette lettre.

Au total, quand on considère combien la terre était originairement légère et maigre, et combien l'été dernier a été sec, les résultats obtenus ont été très satisfaisants, tant sur la partie cultivée de la ferme, que sur la partie mise en herbe, en fruits, en fleurs, et en arbrisseaux, et ont fait voir évidemment les grands avantages qu'on retire des égoûts souterrains et d'un labour profond, particulièrement dans des sols légers de peu d'épaisseur reposant sur des couches tenaces, comme celles dont on vient de parler.

On peut tenir pour certain que plus le sous-sol sera remué et divisé profondément, plus il retiendra l'humidité, non une eau stagnante, que les égoûts emportent, mais une humidité active, fertilisante et productive, accompagnée d'une chaleur également propice et productive, à laquelle l'ameublissement du sous-sol permet de pénétrer à une profondeur qui, avant l'égoût et la division du sous-sol, était absolument imperméable; et alors, c'est-à-dire, avant ces opérations, loin que la chaleur descendit ou fût absorbée dans la terre, pour faire croître et nourrir les récoltes à la racine, où elles en ont le plus grand besoin, le soleil n'ayant à agir que sur une mince surface de terre, brûlerait toute la végétation à toute profondeur où la charrue ait jamais atteint; et ce sol de surface, devenant tout-à-fait sec, réfléchirait ou enverrait une grande portion de la chaleur dans l'atmosphère déjà trop échauffée, produisant cette sécheresse aride et brûlante qui est si défavorable aux fonctions animales, et qu'on peut supposer ne l'être pas moins aux facultés végétales.

En analysant les productions ci-dessus, on semble voir la preuve que tant que le sol n'a pas été égoûté, qu'on n'y a pas pratiqué de tranchées, ou qu'on ne l'a pas labouré et remué jusque dans le sous-sol, le soleil n'y pénètre qu'à une très petite profondeur, et qu'en conséquence, le dessèchement de cette petite portion est si complet, que l'évaporation partant du fond humide cesse presque entièrement; et le peu d'évaporation qu'il peut y avoir est si promptement absorbé par la surface à demi brûlée du sol, qu'il n'en résulte qu'un très petit avantage pour les récoltes croissantes. D'un autre côté, lorsque la terre a été égoûtée et labourée, jusque dans le sous-sol, l'humidité, à cause de sa plus grande profondeur, sera retenue ou amenée à la surface par l'influence de la chaleur du soleil, et en montant à travers le sol plus profond et plus bas, elle sera saisie

ou absorbée, et comme on peut s'exprimer, tenue en solution par le sol, prête à agir de la manière la plus propice sur la végétation.

Pour finir, permettez-moi de récapituler en un seul paragraphe la teneur de ce qui précède. Les égouts font écouler toute l'eau stagnante; le labour profond divise le sous-sol, fait couler cette eau ou humidité stagnante dans les canaux souterrains, et permet aux racines des plantes de pénétrer à une plus grande profondeur; il permet aussi à la chaleur du soleil d'échauffer et d'humecter le sol, comme il est dit ci-dessus; il permet à l'air de circuler dans le sol, purifiant et assainissant le tout, comme le fait la ventilation dans nos maisons. Et quand tous ces avantages sont réunis pour agir sur le sol, il n'est pas difficile d'imaginer et de prévoir quels en seront les résultats par rapport aux récoltes. Quels en peuvent être aussi les résultats à l'égard de la salubrité du climat et de la santé? Certes, quand ces améliorations auront lieu sur un plan étendu, les chances d'un état de santé et de vigueur seront plus que démultipliées. Et étant assuré de ces grands avantages, tant pour la salubrité de l'air que pour la fertilité du sol, il est du devoir de quiconque a une pièce de terre à améliorer d'être diligent et actif, commençant par peu, et ce peu une fois bien fait l'aidera à faire plus, jusqu'à ce qu'au bout de quelques années, ceux qui commencent maintenant de la bonne manière voient qu'il est tellement de leur intérêt, sous tous les rapports, d'en agir ainsi, qu'ils se persuaderont qu'il est aussi nécessaire de faire une certaine partie de ces améliorations, chaque été, que de labourer la terre. Et alors, il n'y a pas à douter que le voisin n'imité son voisin et ne fasse comme lui, s'il y trouve son profit.

Alors on pourra sûrement dire adieu aux fièvres, aux rhumatismes, etc.; alors on n'entendra plus parler de prairies brûlées, de blé rouillé, non plus que de plusieurs autres inconvénients résultant de l'état non amélioré de la terre,

Il y aurait eu chez moi présomption et inconvenance d'écrire ce qui précède pour vous en particulier; mais j'ai cru pouvoir vous l'adresser, comme à la personne à qui il convient d'en faire part à l'Association et au public.

Espérant que l'importance de sujet pourra m'excuser de vous en avoir entretenu si longuement, je vais vous donner en détail le résultat des diverses récoltes, dont les articles envoyés pour montre sont les vrais échantillons.

Orge No. 1, semée le 21 mai, sur le pied de 1½ minot par acre; produit, sur le pied de 56 minots par acre, poids du minot, 61 lbs. Terre légère.

No. 5, semée le 19 mai, sur le pied de 1½ minots à l'acre; produit, sur le pied de 63 minots à l'acre; poids du minot, 63 lbs. Terre légère.

Note.—L'orge était toute d'une seule espèce, mais semée plus ou moins drue, et je

pourrais mentionner que les poids ci-dessus montrent le plus haut point auquel il a été possible d'atteindre.

Avoine, blanche du Canada, semée le 21 mai, sur le pied de 2½ minots par acre; produit, sur le pied de 77 minots par acre; poids du minot, 33 lbs. Sol, dépôt noir.

Avoine de Sandwich, importée, semée le 20 mai, au pied de 2½ minots à l'acre; produit, au pied de 66½ minots par acre; poids du minot, 34 lbs. Sol, dépôt noir.

Maïs, blanc précoce, semé le 27 mai, dans des fosses à 3 pieds carrés de distance, 3 grains par fosse; produit, sur le pied de dix tonneaux à l'acre. Sol sablonneux.

Maïs, doux, semé le 27 mai, en rangs à 3 pieds sur 2, les grains seul à seul; produit, au pied 9½ tonneaux par acre. Terre légère.

Maïs, à gros grains jaunes, semé le 27 mai, dans des fosses à 3 pieds carrés l'une de l'autre, 3 grains par fosse; produit, au pied de 12½ tonneaux par acre. Terre légère.

Choux, rouges de Hollande, plantés le 17 juin, à 2½ pieds carrés de distance, produit sur le pied de 23 tonneaux par acre. Sol léger, mêlé de dépôt noir.

Choux, de Saint-Denis, plantés le 17 juin, à 3 pieds l'un de l'autre de chaque côté; produit, au pied de 42 tonneaux par acre. Sol, terre noire et sablonneuse.

Choux, de Savoie, plantés le 17 juin, à 3 pieds carrés l'un de l'autre; produit, sur le pied de 29 tonneaux par acre. Sol, dépôt noir et sablonneux.

Patates, plantées le 9 mai, dans des fosses à 3 pieds carrés l'une de l'autre, 3 semences dans chaque fosse; produit, sur le pied de 144 minots par acre. Terre très légère.

Patates, plantées à yeux cramoisis, plantées le 12 mai, en sillons, à 2½ pieds de distance, les tubercules à un pied l'un de l'autre dans les sillons; produit, au pied de 380 minots par acre, Sol sablonneux.

Patates, d'Irlande, plantées le 12 mai, en sillons à 2½ pieds l'un de l'autre, les tubercules à un pied de distance dans le sillon; produit, sur le pied de 410 minots par acre. Terre légère.

Carottes, d'Altringham, semées le 7 mai, en rangs éloignés de 2½ pieds l'un de l'autre; éclaircies à 6 pouces dans le rang; poids du produit, sur le pied de 36 tonneaux à l'acre. Terre légère.

Carottes, blanches des champs, semées le 7 mai, en rangs à 3 pieds de distance; éclaircies à 8 pouces dans le rang; poids du produit, sur le pied de 43½ tonneaux par acre. Terre légère.

Betteraves, rouge-sanguin, semées le 7 mai, en rangs à 3½ pieds l'un de l'autre; produit, sur le pied de 42½ tonneaux par acre. Sol, sable fin et dépôt noir.

Betteraves champêtres, (Mangel Wurzel), semées le 7 mai, en rangs à 3½ pieds de distance; éclaircies à 9 pouces dans les rangs; produit, sur le pied de 55 tonneaux par acre. Sol léger mêlé avec dépôt.

Betteraves à sucre, semées le 7 mai, en

rangs à 2½ pieds l'un de l'autre; éclaircies à 9 pouces dans le rang; produit, sur le pied de 28½ tonneaux à l'acre. Sol léger mêlé avec dépôt.

Le fait le plus remarquable à observer dans les détails précédents, c'est que dans presque tous les cas, plus le semis a été clair et la plantation éloignée, plus a été grande la quantité du produit et la beauté des échantillons de toutes les récoltes, et quand la culture est bonne, on peut presque toujours adhérer à ce principe avec succès, en autant qu'il permet de remuer et de cultiver le sol plus aisément, (ce en quoi il ne peut pas y avoir d'excès,) et qu'il agit de la même manière que font les frictions sur certaines personnes qui ne prennent pas assez d'exercice.

Je certifie que ce qui précède est à peu près aussi exact que le permettent le calcul et les dimensions des espaces cultivés.

J'ai l'honneur d'être respectueusement,  
Monsieur,  
Votre très obt. serviteur,  
WM. MUNNIE,  
Surintendant des terrains de l'École Normale.  
Toronto, 24 oct., 1853.

#### MOUVEMENT IMPORTANT.

L'AGRICULTURE ne pourra jamais prendre la position qui lui appartient parmi les arts, tant que sa condition ne sera pas mieux comprise. Nous n'en dirons rien présentement sous ses rapports scientifiques, mais nous appellerons pour un moment l'attention du lecteur sur la déplorable obscurité qui en enveloppe la statistique, et met ce que tous devraient connaître dans la doute et l'incertitude. On croit que les fabricans de coton et d'étoffes de laine de la république seraient en état de faire connaître avec exactitude, dans le cours d'une semaine, le nombre entier de verges de coton et de drap qu'ils produisent, sous leurs différents noms et patrons; et que les cordonniers et la plupart des gens de métier pourraient aussi donner des comptes-rendus satisfaisants des produits de leur industrie, dès qu'on les prierait de le faire.

Mais il n'en est pas ainsi pour le cultivateur: quant à nos principales récoltes, il ne peut qu'approcher de leur véritable état. Qui peut dire la quantité moyenne par acre des récoltes de blé-d'inde, pommes de terre, froment, seigle, orge et avoine, et le coût moyen de chacune par minot, pendant une série de cinq ou dix années. Qui sait, même en gros, combien il y a de vaches laitières dans l'Etat, pour ne pas demander de quelle race et de quelle valeur elles sont? Sans résoudre cette question préliminaire, il est inutile de demander quel est le produit du lait, du beurre et du fromage dans l'Etat. Qui peut dire quel est le coût du bœuf, du porc ou du mouton, par cent livres, de manière à ce que le cultivateur, connaissant le prix moyen du marché, pendant une suite d'années, puisse avoir des données certaines

pour estimer ses profits, ou savoir s'il lui est avantageux de s'adonner à cette branche de l'économie rurale. Combien de cultivateurs, lorsqu'ils vendent des animaux vivants, ont une idée claire de ce qui doit être déduit de leur poids, pour leur laisser celui auquel ils ont un juste titre ? Et ainsi en est-il de plusieurs autres questions qui ne sont pas énumérées ci-dessous.

C'est avec beaucoup de plaisir que nous mettons la circulaire qui suit sous les yeux de nos lecteurs. Elle sera d'importance pour d'autres Etats, en ce qu'elle pourra suggérer à leurs habitants des opérations semblables. Nous espérons que tous ceux à qui elle a été envoyée répondront promptement et fidèlement aux questions du Secrétaire. Seul et sans aide, ses efforts, quoiqu'opportuns et énergiques, ne pourraient pas avancer beaucoup la grande cause dont nous nous occupons. Les renseignements désirés se trouvent parmi le peuple, et doivent venir de lui à quelque centre officiel, où ils puissent être recueillis, et de là répandus par les Etats.

Une bonne partie des informations désirées peuvent être prises dans les livres des cotiseurs des différentes villes, ou communes, et quant à ce qui ne s'y trouve pas, nous nous flatons que les amis de la cause feront tous les efforts possibles pour y suppléer dans le temps spécifié. Si les messieurs auxquels cette circulaire a été adressée ne peuvent pas s'en occuper, ils doivent la remettre entre les mains de quelque personne qui le veuille faire.

BUREAU D'AGRICULTURE, }  
Bureau du Secrétaire, }  
Boston, 1r. sept. 1853. }

CHER MONSIEUR, — Je désire obtenir de chacun des townships de l'Etat des renseignements statistiques de nature à me mettre en état de donner un exposé correct de la présente position de notre agriculture.

Toute aide que vous serez en état de me rendre, soit de votre propre fonds, soit en induisant d'autres individus intelligents et observateurs à me fournir les renseignements désirés, sera reguë avec reconnaissance.

Votre attention est particulièrement appelée aux questions suivantes, avec telles autres suggestions et observations qui peuvent être intéressantes et utiles à votre township et aux amis des améliorations en agriculture par tout l'Etat : —

1. Quels sont les principaux produits de votre township ?
2. Quel est le nombre estimé d'acres ou arpens destinés à la culture d'eux ?
3. Quel est le rapport moyen de blé et blé-d'inde par acre ?
4. Quel soin a-t-on de cultiver en plein champ des betteraves, des carottes, des panais, etc., et quel est le produit moyen de chaque récolte par acre ?
5. Quel est le rapport moyen par acre de foin anglais ?
6. L'augmentation par acre depuis les dernières dix ou quinze années, provenant

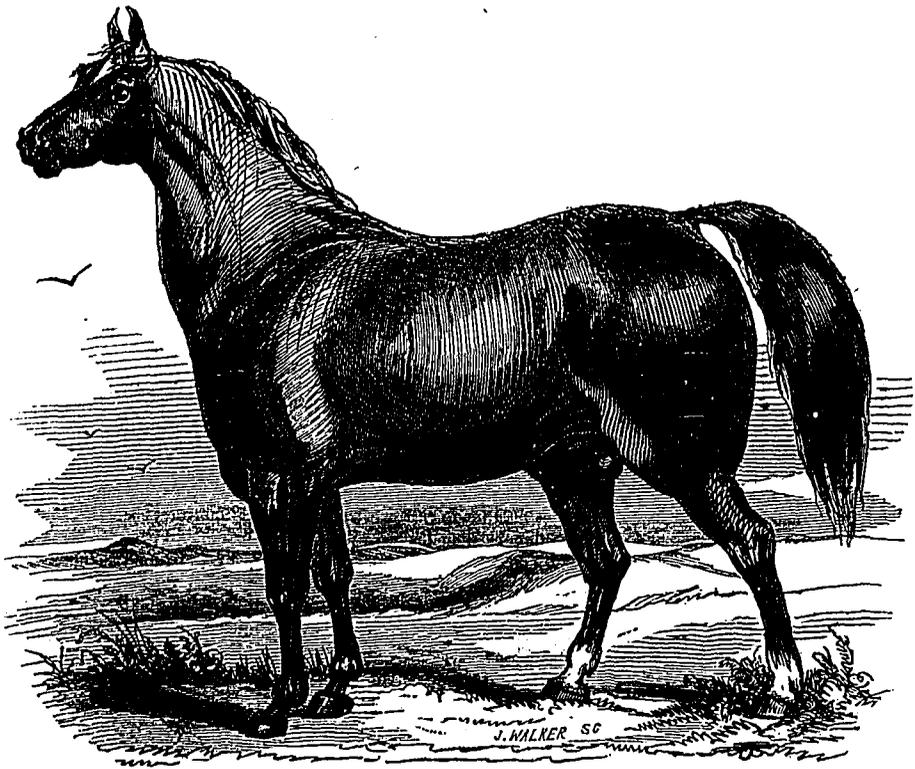
d'une culture améliorée ou de terres marécageuses et incultes rendues cultivables ?

7. Le nombre estimé d'arpens de terre défrichés ou égouttés ?
8. Le nombre d'acres cultivés a-t-il augmenté ou diminué ?
9. Y a-t-il eu augmentation ou diminution du nombre d'acres en pâturages ?
10. La valeur des fermes augmente-t-elle ou diminue-t-elle ?
11. Quel est le taux par cent estimé sur la valeur des fermes, et le capital employé à leur régie ?
12. Quelle est la quantité estimée d'acres de terre en bois debout, et la valeur moyenne par acre ?
13. Le taux, ou la raison estimée de l'augmentation ou de la diminution de la quantité de terre en bois debout ?
14. De quels engrais se sert-on communément, et quelle est la manière de les employer ? Quelle attention donne-t-on aux composts, et quel mode regarde-t-on comme le plus avantageux pour les faire ?
15. De combien par cent pourrait-t-on augmenter l'engrais sur vos fermes, avec les soins convenables, et par quels moyens ?
16. Quel degré d'attention donne-t-on au croît des animaux ?
17. Quelle est la race de vaches laitières et de bœufs de trait la plus estimée ?
18. Quelle est la quantité moyenne par jour de lait et de beurre provenant d'un seul individu de chaque race de vaches ?
19. Quel est le nombre d'individus de pur sang de chaque race de chevaux, vaches, moutons, cochons, etc. ?
20. Quelles sont les principales races de moutons, et quelle est leur valeur moyenne par tête ?
21. Quelles sont les races de cochons les plus estimées, et quelle est la valeur comparative de chacune ?
22. Suppose-t-on qu'on peut engraisser des porcs avec profit dans votre township ?
23. Quelle est la quantité de tabac produite dans votre township ?
24. Quelle est la quantité d'atocas recueillie annuellement ?
25. Quelle attention donne-t-on à la culture des atocas, et quel est le produit estimé par acre de ceux qu'on cultive et de ceux qui viennent spontanément ?
26. Quelle quantité de blé-d'inde à balais produit-on ?
27. Quel soin donne-t-on à la culture des fruits, et avec quel résultat pour l'augmentation des profits de la ferme ?
28. La proportion estimée de travailleurs nationaux et étrangers employés sur vos fermes, et la moyenne du salaire payé à chaque classe par mois ?

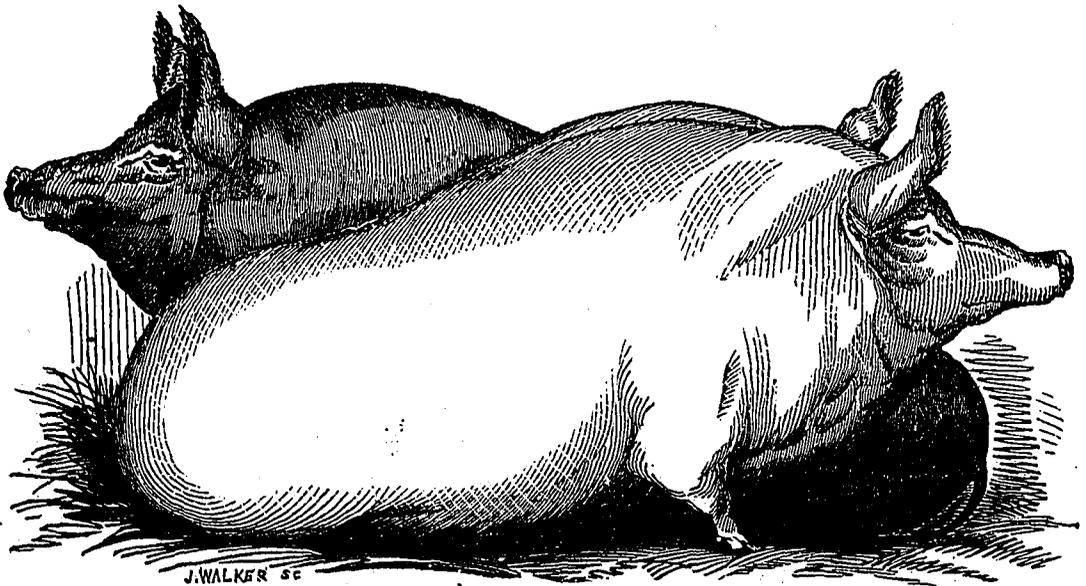
Vous m'obligerez en voulant bien répondre aussi pleinement que possible, avant le 1er de Novembre.  
Je suis avec respect, votre obt. serviteur,  
CHARLES L. FLINT,  
Secrétaire du Bureau d'Agriculture.  
*New England Farmer.*

COMMUNICATION DES IDÉES CHEZ LES BÊTES A CORNES.

Il y a sur le rivage prussien, une baie ou entrée à bas-fond, connue sous le nom de Frische Hafl, laquelle fut traversée pour la première fois par un vaisseau à vapeur, il y a une douzaine d'années. Dans leur route les vaisseaux longeaient, près de la rivière d'Elbing, une commune où les gens de la ville envoyaient paître leurs bêtes à cornes. Les premiers bateaux à vapeur qui passèrent près de cette commune causèrent aux animaux une terreur à les faire trembler de tous leurs membres. De tels ennemis à forme de dragons n'avaient jamais paru dans l'endroit pour mettre à l'épreuve les nerfs d'une vache, ou pour porter la colère au cœur des plus fiers guerriers du troupeau. Les queues brisées et les têtes baissées, tous les membres de la colonie se précipitèrent sur les digues et à travers les fossés de l'intérieur de la commune, en poussant d'horribles mugissements. Chaque apparition d'un vaisseau à vapeur occasionnait, au grand divertissement de l'équipage, une terreur panique et un éparpillement de bœufs et de vaches, jusqu'à ce qu'au bout de quelques jours, les animaux en fussent venus à s'accoutumer au spectacle, au point de le regarder comme une chose ordinaire, dont ils n'avaient rien à redouter. Or, toutes les amailles qu'il y avait eu sur cette commune, avaient été mises à l'engrais comme de coutume ; le printemps suivant, elles avaient passé par les mains des bouchers, et leur place avait été remplie par une génération entièrement nouvelle. Aussitôt donc que le Hafl fut débarrassé de ses glaces, les vaisseaux à vapeur recommencèrent à passer et repasser sur la route entre Elbing et Königsberg, et les marins furent de nouveau sur le qui-vive pour être témoins de la scène tumultueuse qu'ils s'attendaient à voir sur le bord de l'eau, mais ils furent frustrés dans leur attente. Quoique le pâturage fût presque couvert de nouvelles recrues pour le marché, venues de fermes éloignées de l'intérieur et des étables de la ville ; quoiqu'à peine un de ces animaux eût vu un bateau à vapeur, pas un d'eux ne remua. Les membres de tout le troupeau continuèrent à paître ou regardèrent sans crainte le phénomène. C'était sans doute pour eux une chose nouvelle à voir, mais on leur en avait déjà parlé. Chaque printemps, le premier passage de bateaux à vapeur est de même vu avec une parfaite indifférence par la nouvelle génération qui pait sur la commune. L'expérience acquise par le grand-père, il y a dix ou douze ans, semble être ajoutée aux connaissances de tout veau né dans un coin quelconque de notre province. Et cependant de quelle manière ces veaux ont-ils acquis ces connaissances ? ou si ce fait leur a été enseigné, qu'y a-t-il qu'ils ne soient pas capables d'apprendre ? —  
*Household Words.*



EXPOSITION PROVINCIALE, 1853. CLYDE, CHEVAL DE TRAIT QUI A EU LE 1<sup>ER</sup> PRIX.



EXPOSITION PROVINCIALE, 1853. TRUIE ET VERRAT QUI ONT REMPORTÉ LE 1<sup>ER</sup> PRIX.

PRODUCTION DE FRUITS AU MOYEN DE SEMENCE.

Nous ne connaissons aucun sujet sur lequel nous puissions offrir plus profitablement quelques observations, à l'heure qu'il est, que celui de la production d'arbres fruitiers par semence. Nous parcourons, chaque année, des pays étrangers, pour y trouver de nouvelles variétés; nous ne sommes pas contents de ce que nous avons, et nous ne le serons jamais. Il est dans la nature de l'homme de courir après les nouveautés; et à tout prendre, il est assez à propos qu'il en soit ainsi; nous n'avons pas un mot à dire à l'encontre; mais nous désirons recommander à l'attention du public les abondants moyens que la nature a mis à notre portée pour produire de nouvelles variétés ici, chez nous, sur notre propre sol.

Les négligerons-nous, ces moyens? Nous espérons que non. Il semble y avoir, au temps présent, dans l'esprit public, une disposition favorable au développement des ressources nationales, en fait d'horticulture, et la production des fruits par semences est certainement des plus importantes. Il a déjà été fait assez sous ce rapport, pour montrer ce que nous pouvons faire, et pour nous encourager à continuer. Les cerises du Dr. Kirkland; les framboises du Dr. Brinckle, et plusieurs variétés de fraises, toutes de très bonne qualité, sont autant d'ajouté à nos listes de fruits, provenus de semence, de la manière la plus simple, sans aucun égard aux minuties de l'hybridation. Nous comptons quinze ou vingt variétés excellentes de poires américaines provenues de pepins, et chaque localité peut se vanter de ses pommes favorites et particulières, ainsi produites, dont quelques-unes, ou plutôt un bon nombre, ont une réputation nationale, et proviennent de pepins ou plants dus au hasard.

Or, dans l'art du jardinier-fruitier, il est de la plus grande importance que chacun cultive les variétés qui sont les mieux adaptées à son sol et au climat. Un des grands problèmes que les producteurs de fruits s'efforcent aujourd'hui de résoudre, se rattache à ce point. Comme les botanistes ont partagé la surface de la terre en zones de végétation, dont chacune est caractérisée par une flore particulière, par la prédominance de certains arbres, arbustes et herbes, qui y fleurissent, et ne fleurissent que là; ainsi, dans la culture des fruits, on croit nécessaire de partager le grand pays que nous habitons, et qui embrasse une si grande variété de climats, en zones fructifères, dans chacune desquelles certains fruits réussissent mieux que d'autres. Sur cette carte pomologique, que notre Société Pomologique américaine, si elle vit et prospère, fera dresser un jour, nous verrons clairement définies les limites exactes de la culture heureuse de nos *Bartletts*, *Seckels*, et *Virgaliens*; de nos *New-Town Pippins*, *Baldwins* et *Spys*, et ce sera indubitablement une carte intéressante et précieuse.

Mais il peut s'écouler beaucoup de temps avant qu'elle soit complétée, ou avant qu'on ait recueilli la grande masse de faits et de renseignements statistiques que l'exécution de tout ensemble demandera.

En attendant, nous devons presser les jardiniers-fruitiers, tant pratiques qu'amateurs, tout homme et toute femme, tout jeune gargon et toute jeune fille, qui pourront se procurer des semences de beaux fruits, de les semer pour en avoir des arbres fruitiers. Nous pensons qu'il y a à peine à douter que ce ne soit là le meilleur moyen, nous avons presque dit le seul moyen d'obtenir les variétés les plus complètement adaptées à toutes les circonstances locales; c'est ce que nous pouvons lire clairement dans l'histoire de presque tous nos fruits indigènes.

ÉLÉMENTS DE L'ART AGRICOLE.

CHAPITRE XXXVII.

De la Culture de l'Avoine.

Q. Comment faut-il préparer la terre pour la culture de l'avoine?

R. La préparation de la terre pour la culture de l'avoine, est semblable à la préparation de la terre, pour la culture des pois.

Q. Combien faut-il d'avoine pour semer un arpent de terre?

R. Pour semer un arpent de terre en avoine il faut environ deux minots d'avoine; souvent même on ne met qu'un minot et demi.

Q. Combien un arpent peut-il donner de revenu?

R. Un arpent de terre cultivée en avoine, peut donner environ trente minots.

Q. Combien d'arpens semerez-vous en avoine?

R. On semera environ cinq arpens en avoine, ce qui donnera un revenu d'environ cent-cinquante minots d'avoine.

Q. Comment doit-on récolter l'avoine?

R. On doit procéder à la récolte de l'avoine comme pour celle du blé, et ne pas exposer l'avoine à germer sur le sol.

CHAPITRE XXXVIII.

De la Culture de l'Orge.

Q. La préparation de la terre pour la culture de l'orge est-elle la même que pour la culture de l'avoine?

R. La préparation de la terre pour cultiver l'orge, est en tout la même que pour la culture de l'avoine; mais il faut un hersage plus parfait.

Q. Combien d'orge faut-il pour semer un arpent de terre?

R. Pour semer un arpent de terre il faut environ un minot d'orge.

Q. Combien d'arpens semerez-vous en orge?

R. Si le sol de la terre est glaiseux, calcaire, ou d'alluvion, on semera cinq arpens d'orge et on aura un revenu de cent minots.

Q. Comment doit-on récolter l'orge?

R. On procède à la récolte de l'orge comme pour celle du blé, remarquant toutefois que la paille de l'orge doit être parfaitement sèche, lorsqu'on la met dans la grange, car l'orge fermente facilement.

CHAPITRE XXXIX.

De la Culture du Seigle.

Q. Si le sol d'une terre est sableux, comment doit-on cultiver les quinze arpens du dernier champ?

R. Si le sol est sableux, les quinze arpens du dernier champ seront semés en avoine, en seigle, et en sarrasin.

Q. La préparation de la terre est-elle la même pour la culture du seigle que pour la culture de l'avoine?

R. La préparation de la terre est la même pour la culture du seigle que pour la culture de l'avoine.

Q. Combien y a-t-il d'espèces de seigle?

R. Il y a deux espèces de seigle, le seigle d'automne et celui du printemps. On peut cultiver ces deux espèces en Canada. Le seigle d'automne est fort et vivace et ne craint point la gelée.

Q. Combien faut-il de seigle pour semer un arpent de terre?

R. Pour semer un arpent de terre en seigle, il faut un minot et un quart.

Q. Quel est le revenu d'un arpent de terre cultivée en seigle?

R. Le revenu d'un arpent de terre cultivée en seigle est d'environ dix minots ou cinquante minots pour cinq arpens.

Q. La paille de seigle est-elle bonne pour nourrir les animaux?

R. La paille de seigle n'est pas bonne pour nourrir les animaux; mais elle sert à lier les autres végétaux, lorsqu'on les met en gerbes, et à couvrir les bâtiments de la cour.

CHAPITRE XL.

De la Culture du Sarrasin.

Q. La préparation de la terre est-elle la même pour la culture du sarrasin que pour l'avoine et les pois?

R. La préparation de la terre est la même pour la culture du sarrasin que pour la culture de l'avoine.

Q. Combien faut-il de sarrasin pour semer un arpent de terre?

R. Pour semer un arpent, il faut d'un demi à trois quarts de minot de sarrasin.

Q. Quel est le revenu d'un arpent de terre cultivée en sarrasin?

R. Le revenu d'un arpent de terre cultivée en sarrasin est d'environ vingt-cinq minots, ou cent vingt-cinq minots pour cinq arpens de culture.

Q. La paille de sarrasin est-elle bonne pour nourrir les animaux?

R. La paille de sarrasin n'est pas bonne pour nourrir les animaux; elle ne peut que servir de litière, ou faire des engrais composts.

Q. Le sarrasin est-il sensible à la gelée ?

R. Le sarrasin est très sensible à la gelée, c'est pourquoi il faut le semer tard, et le récolter de bonne heure.

CHAPITRE XII.

*De la Culture du Lin.*

Vous avez parlé successivement de la culture des quatre-vingt-dix arpens de la ferme, et vous n'avez pas parlé du lin ni du chanvre ?

R. Nous n'avons pas parlé du lin ni du chanvre, parce qu'en Canada on cultive très peu de terre portant du lin et encore moins du chanvre. Néanmoins nous parlerons du lin, puis ensuite du chanvre. Ces deux plantes peuvent entrer dans la culture productive, car leur culture demande un sarclage parfait. On prendra sur la surface d'un produit de ce champ pour la culture du lin. Les gâteaux que l'on peut faire avec la graine de lin remplacera ce produit pour la nourriture des animaux.

Q. Comment la terre doit-elle être préparée pour la culture du lin ?

R. Pour préparer la terre à la culture du lin on répand, dès l'automne précédent, sur un sol bien net d'herbe et de pierres, des engrais décomposés; soit du fumier pourri, ou des composts; ces derniers sont préférables. L'engrais doit être répandu le plus également qu'il est possible. Ensuite on laboure, ayant soin de faire des planches d'environ vingt pieds de largeur, puis on égoutte le sol parfaitement.

Q. Que fait-on, le printemps suivant ?

R. Le printemps suivant, on laboure de nouveau, lorsque la terre est échauffée; mais sans attendre la sécheresse, qui empêche le lin de lever. On herse la terre parfaitement, puis on sème le lin, ayant soin de le recouvrir avec un rateau ou des branches d'épines traînées par un homme.

Q. Combien faut-il de graine pour semer un arpent de terre ?

S. Si l'on cultivait le lin pour la graine seulement, un minot de graine suffirait pour semer un arpent de terre; si on cultive pour avoir la filasse, on semera plus épais; on pourra semer d'un minot et trois quarts à deux minots de graine, afin d'avoir un lin plus fin.

Q. Doit-on sarcler le lin ?

R. Le lin doit être sarclé parfaitement; aucune autre plante ne doit croître avec le lin.

Q. Quand faut-il arracher le lin ?

R. Si l'on cultive pour la graine on arrachera le lin lorsque les tiges seront devenues jaunes; si on cultive pour la filasse, on n'attendra pas autant; dès que les tiges seront à moitié jaunes on arrachera le lin.

Q. Comment faut-il procéder pour arracher le lin ?

R. Une personne arrache le lin et la frappe sur son pied pour secouer la terre, et ensuite elle met les poignées derrière elle; une autre personne prend ces poignées, qu'elle met en petites bottes, les liant avec

quelques brins de lin. On met ces bottes en meulons sur une prairie nouvellement fauchée; observant de placer la graine en dehors des meulons pour que l'air la sèche.

Lorsque les capsules ou têtes du lin sont sèches, on bat les têtes du lin pour en ôter la graine; puis on procède au rouissage.

Q. Quel est le meilleur mode pour faire rouir le lin ?

R. Le meilleur mode pour faire rouir le lin, est de le mettre dans de l'eau claire, soit d'étang ou de rivière, de le tenir couvert d'eau au moyen de morceaux de bois.

Q. Combien faut-il de temps pour rouir le lin en le tenant dans l'eau ?

R. Le temps nécessaire pour rouir le lin dans l'eau, est très variable et dépend de la température de l'eau et de sa maturité. Plus la température est chaude, moins il faut de temps; ordinairement il faut huit ou dix jours.

Q. Comment connaît-on que le lin est roui ?

R. On reconnaît que le lin est roui, lorsque la filasse se dégage facilement de la matière boisieuse intérieure.

Q. Serait-il mauvais de laisser le lin trop longtemps dans l'eau ?

R. Il serait mauvais de laisser le lin trop longtemps dans l'eau, car la filasse perdrait promptement de sa force.

Q. N'est-il pas un autre motif qui porte à rouir le lin dans l'eau ?

R. Il y a un autre motif qui porte à rouir le lin dans l'eau, car la filasse est toujours plus blanche et plus soyeuse.

Q. Peut-on rouir le lin sur l'herbe, ou sur la prairie nouvellement fauchée ?

R. On peut rouir le lin sur l'herbe, ou sur la prairie nouvellement fauchée, mais on ne doit jamais le rouir sur la terre nue, car la terre noircit la filasse.

Q. Que fait-on du lin lorsqu'il est roui ?

R. Lorsque le lin est roui on le tire de l'eau, puis on l'étend sur la prairie nouvellement fauchée, jusqu'à ce qu'il soit parfaitement sec; alors on le met en bottes et on le porte à la grange.

Q. Comment fait-on la gelée de graine de lin ?

R. Pour faire la gelée de graine de lin, on prend sept parties d'eau et une partie de graine de lin. On prend la moitié de l'eau, on la met dans un grand chaudron; puis on y ajoute la graine de lin. On laisse le tout tremper pendant deux jours. Ensuite on y ajoute le reste de l'eau, puis on fait bouillir le tout doucement pendant deux heures, évitant que la gelée ne brûle au fond du chaudron. Alors on la retire du feu, puis on la met dans un vaisseau pour en user au besoin.

Q. Combien peut-on donner de cette gelée à un animal, à un bœuf, par exemple ?

R. On peut donner un pot de gelée par jour, en deux repas, à un animal; on mêle la gelée à du son, ou à du foin haché; cette gelée engraisse un animal très promptement.

CHAPITRE XLII.

*De la Culture du Chanvre.*

Q. Comment prépare-t-on la terre pour cultiver le chanvre ?

R. La préparation de la terre est à peu près la même pour la culture du chanvre que pour la culture du lin. Les sarclages sont aussi les mêmes; on doit chasser les oiseaux qui viennent pour manger la semence du chanvre.

Q. Tous les sols conviennent-ils au chanvre ?

R. Tous les sols ne conviennent pas au chanvre; pour bien croître il lui faut un sol frais, très gras, et bien meuble. Ordinairement le sol d'alluvion, bien asséché, pousse le chanvre très avantageusement.

Q. Combien y a-t-il d'espèces de chanvre ?

R. Il y a deux espèces de chanvre; le chanvre mâle et le chanvre femelle.

Q. Peut-on se procurer l'une ou l'autre espèce séparément ?

R. On ne peut se procurer l'une ou l'autre espèce séparément; l'espèce mâle ne produit pas de graine; l'espèce femelle fournit la graine des deux espèces.

Q. Quand le chanvre est-il bon à faire de bonne filasse ?

R. Le chanvre est bon à faire de bonne filasse, lorsque les tiges sont jaunies depuis la terre jusqu'à la moitié de leur hauteur.

Q. Les deux espèces sont-elles mûres en même temps ?

R. Les deux espèces sont mûres en même temps, pour ce qui regarde la filasse; mais les tiges femelles doivent demeurer sur pied environ quinze jours de plus, pour mûrir la graine.

Q. Si les tiges ne sont pas mûres en même temps, comment procéder à l'arrachage ?

R. Pour procéder à l'arrachage le cultivateur détermine ce qu'il lui faut de graine, ensuite il juge facilement de la grandeur du champ qu'il faut garder pour avoir la graine; de cet espace on arrache les tiges mâles, sans toucher les tiges femelles. Ces dernières sont arrachées quinze jours après. On arrache le chanvre du reste du champ dans le même temps; on en fait des bottes, que l'on fait rouir comme on fait rouir le lin.

Q. Comment reconnaît-on que les tiges femelles sont mûres ?

R. On connaît que les tiges femelles sont mûres lorsque la graine durcit et que les doigts n'en peuvent plus faire sortir une matière luteuse.

Q. Comment procède-t-on pour se procurer la graine ?

R. Lorsque la graine est mûre, on arrache les tiges femelles, faisant attention de ne pas les secouer trop; on coupe ensuite les têtes avec un couperôt, les mettant soit sur un plancher, ou sur de la toile. On laisse les têtes mûrir parfaitement dans ce lieu, puis les tiges sont mises à l'eau pour rouir.

Q. Combien faut-il de graine pour semer un arpent de terre ?

R. On ne peut dire au juste ce qu'il faut de graine pour semer un arpent ; la quantité varie d'un à deux minots. Si l'on veut avoir de grosse et forte filasse, un minot de graine suffit pour un arpent ; si l'on veut avoir de la filasse très fine, on peut semer deux minots à l'arpent.

Q. Faut-il quelques soins pour conserver la graine du chanvre ?

R. Il faut beaucoup de soin pour conserver la graine du chanvre, car elle chauffe promptement ; elle ne doit donc pas être mise en tas considérables, et on la doit remuer souvent.

Q. Que faut-il faire pour avoir la filasse de chanvre ?

R. Pour avoir la filasse de chanvre, on a en Europe des machines qui simplifient beaucoup le travail, tout en augmentant la quantité de la filasse ; n'en ayant pas en Canada, on peut procéder comme pour avoir celle du lin.

Q. Si on avait un prompt besoin de filasse, ne pourrait-on pas abrégier le temps nécessaire au rouissage du lin ?

R. Si un prompt besoin de filasse se faisait sentir, on pourrait mettre du chanvre ou du lin, dans de l'eau chaude, fortement mêlée à du savon vert (savon frais ordinaire) dans de grandes cuves ; quelques heures de ce procédé peuvent mettre le lin et le chanvre dans le même état que plusieurs semaines de rouissage, soit à l'eau ou sur l'herbe. La filasse ainsi préparée est très blanche.

J. E. LABONTÉ, *Inst.*

Longueuil, 1853.

(A continuer.)

SOCIÉTÉ D'AGRICULTURE DU COMTE' DES DEUX MONTAGNES.

L'Exposition Annuelle a eu lieu au village de St-André, le vendredi, 23 de septembre dernier. Le temps étant extrêmement beau, tout s'est passé à l'entière satisfaction des parties intéressées ; et la montre des animaux et autres articles a fait honneur à ceux des membres qui ont concouru.

Ci-suit la liste des adjudications :—

Etalons.— Martin M'Martin, William Harrington, John Grant, William Whinfield, Jumens et Poulains.— Martin Leroy, Martin Albright, Frederick M'Arthur, Ewan Cameron, Sylvester Bryerton.

Poulains de 2 ans.— Allan McDonald, James Woods, George Bradford.

Pouliches de 2 ans.— John Smith, Wm. Drew, Clarke Davis.

Poulains de 1 an.— Martin Albright, Jas. Woods, Frederick M'Arthur.

Taureaux Agés.— John Wainwright, J. Boa, L. C. Forbes, William Drew.

Taureaux de 2 ans.— John Fraser, John Burwash, Ewan Cameron.

Taureaux de 1 an.— James Gordon, James M'Phee.

Vaches Laitières.— Geo. Johnson, Mar-

tin M'Martin, John M'Phee, John Burwash, Duncan Dewar.

Genisses de 2 ans.— Martin M'Martin, Edward Jones, John M'Phee.

Genisses de 1 an.— Martin M'Martin, Edward Jones, John Burwash.

Béliers.— Martin Albright, Capt. Lebagel, William Douglass.

Brebis Agées.— James Clarke, Duncan M'Martin, Martin M'Martin.

Jeunes Brebis.— Martin M'Martin, Jas. Clarke, John Wainwright.

Béliers de 2 tontes.— James Clarke, Samuel Burwash, Andrew M'Gregor, John Robbins.

Béliers de 1 tonte.— James Gordon, John Wainwright, Albert Burwash.

Jeune Verrat.— James Cowan, William Drew, Heman Nichols.

Truie Agée.— Edward Jones, Fred. M'Arthur, William Drew.

Jeune Truie.— Alexander Gordon, Heman Nichols, Thomas Fournier.

Beurre.— Thomas Jefferson, Stephen Burwash, Edward Leroy, Martin M'Martin, James Clarke.

Fromage.— Clarke Davis, Mar. M'Martin, Alfred Centers.

Etoffe du Pays.— Peter M'Martin, William Albright, Martin Burwash, James Cowan.

Etoffe, Prix de \$10 de M. Gibb.— Peter M'Martin.

Etoffe Rasée.— Edward Leroy, James Woods, Martin Albright, Duncan M'Gregor.

Flanelle.— Martin Leroy, Paul Doig, James Cowan, Peter M'Martin.

La Partie de Labour Annuelle de cette Société a eu lieu le jeudi, 20 d'octobre, sur la terre de M. Peter M'Martin, de la Rivière Rouge. Le temps était très beau, et la terre en assez bonne condition. Quoiqu'on doutât que les fonds fussent suffisants pour payer les prix annoncés (une déduction considérable ayant été faite sur l'octroi *supposé* de la législature), les concurrents ne laissèrent pas intact un seul pouce du terrain marqué.

Les juges-experts, après une inspection soigneuse, ont adjugé les prix comme suit :

Classe des Hommes.— W. Wood, William Todd, Peter M'Martin, Thomas Todd, D. M'Culloch.

Classe des Garçons.— Wm. Rodgers, Jas. Drew, John Wood, John Albright, Wm. M'Ewan, Nelson Albright.

On a vu sur le terrain de beaux et bons chevaux de trait, ainsi qu'un nombre d'instrumens aratoires perfectionnés.

Chevaux de Trait.— Walter Graham, Andrew M'Gregor, Thomas Jefferson, Martin Albright, John Smith.

Charrue Améliorée.— Paul Labelle.

Larix ou Mélèze.— Les botanistes disent

que le larix, ou mélèze, croît profusément dans les États du nord-est et dans l'Amérique Britannique, mais il règne encore plus

abondamment dans le Nouveau Brunswick, la Nouvelle Ecosse et l'Île du Prince Edouard. Etant un bois dur, fort et durable, il est plus souvent employé que d'autres dans la construction des vaisseaux coloniaux, et les maisons en sont presque entièrement construites. Il n'est pas allumé aussi aisément que la plupart des arbres de la famille des pins, mais une fois que le feu y a pris, il brûle avec plus de rapidité, et répand à l'extérieur une chaleur intense ; c'est pourquoi il est fort de requise pour les vaisseaux et engins à vapeur, en Canada et dans les États-Unis. C'est le bois le plus durable que l'on trouve dans l'Amérique Britannique du Nord, égalant, sous ce rapport, le meilleur chêne d'Angleterre. "On ne lit nulle part qu'un vaisseau construit en larix ait été détruit par la pourriture sèche ;" tandis que souvent, le *chêne et d'autres bois de construction* qui l'entouraient et lui étaient contigus, se sont trouvés décomposés. Cet arbre atteint un grand âge ; Linnée dit qu'il en a été trouvé des morceaux qui avaient plus de quatre cents ans. "Le pont Nautique construit par Auguste ayant été détruit par le feu, Tibère le fit rebâtir avec de grandes pièces de larix amenées de la Rhétie." Les peintres, depuis les temps de Pline jusqu'à ceux de Raphaël, ont consacré leurs œuvres à ce bois, que le naturaliste romain appelle *immortale lignum*. Dès que les Romains eurent connu le mélèze, ils s'empressèrent de le faire descendre des Alpes. Vitruve témoigne de sa valeur comme bois de construction. Pline dit : "Cet arbre est le meilleur de l'espèce qui porte de la résine ; il ne pourrit pas, mais dure longtems ;" et la vérité de cette assertion est prouvée par le fait que l'immense palais flottant, ou vaisseau, construit de cyprès et de larix par l'empereur Trajan, comme résidence d'été, sur le lac Nerni, ayant été soulevé, le bois s'est trouvé sain, après une immersion de quatorze cents ans."

Les colons sont heureux d'avoir en une telle abondance le bois favori des Romains.— *Pine Forests, &c.*, par le Lieut.-Col. Sleigh.

Exposition de Blé de Semence à Guelph. — L'exposition de blé d'automne, sous les auspices de la Société d'Agriculture des Comtés Unis, a eu lieu ici, vendredi. Une quarantaine de wagons, contenant environ 1500 minots de notre principale céréale, presque sans exception en bon état et bien conditionnée, furent amenés sur la place du marché, où des groupes de connaisseurs réunis autour de lots particuliers indiquaient le résultat final du concours.

Les juges-experts furent MM. W. Alexander, Jas. Loghrin et D. Stirten, qui, après un examen soigneux et patient, adjugèrent les prix comme suit :—

1r, Wm. Whitlaw, township de Guelph.  
2c, Lazarus Parkinson, do d'Eramosa.  
3e, James Wright, do Guelph.  
4e, Thomas Whitlaw, do do.

Le blé de M. Parkinson était de la variété à tige bleuâtre, les autres de celle de Soult, ou comme on le nomme généralement dans ces environs "Blé de Whitlaw."

Nous apprenons qu'une quantité considérable des meilleurs échantillons a été achetée pour semence, tandis que d'autres ont été vendus en beaucoup plus grandes quantités pour une autre fin. Cette exposition de semences aura été ainsi très avantageuse à la population agricole des environs.

## CORRESPONDANCE.

## FOIRE DE LACHUTE.

*Au Rédacteur du Journal du Cultivateur.*

MONSIEUR,—La vingtième foire annuelle de Lachûte a eu lieu hier. La place du marché était remplie par un excellent assortiment de bêtes à cornes engraisées, de vaches laitières, de chevaux, de moutons, etc. Le beau temps qu'il faisait, heureusement pour nous, a beaucoup contribué à la bonne réussite et au plaisir de la montre.

Les chevaux n'ont pas rencontré un prompt débit, mais les bêtes à cornes et à laine se sont vendues généralement à des prix assez élevés pour satisfaire les possesseurs.

J'ai remarqué qu'il y avait un bon nombre d'acheteurs de différents endroits. M. Kimpton, de Ste.-Thérèse, a pu se procurer jusqu'à 34 grands bœufs gras; M. Labelle, de St.-Martin, n'a pas acheté moins de 36 fêtes de bétail, tant bœufs que vaches; d'autres particuliers en ont acheté 10 à 20, chacun. J'ai vu vendre quelques belles vaches laitières: effectivement, ce canton est célèbre par ses bonnes vaches laitières, ainsi que par son bon beurre.

Le succès qui accompagne ces foires devrait induire d'autres villages à en établir d'annuelles. Elles donneraient aux habitants le moyen de vendre les animaux qu'ils auraient de trop, et leur fourniraient l'occasion de montrer ce qu'ils ont à vendre, pour ne pas parler de l'amusement que procure à ceux, jeunes comme vieux, qui en sont témoins, un rassemblement d'amis venus de toutes parts, tel que la réunion d'hiver, qui a été pour eux tous une source de grande jouissance; chacun semblait être joyeux, et tous ont plus ou moins tiré profit des procédés du jour. Et certes, quiconque viendrait faire un voyage à Lachûte, lors même qu'il n'y aurait pas de foire ni aucun autre amusement public, serait amplement dédommagé par la vue de son beau paysage, de sa belle vallée, de sa montagne et de sa rivière serpentine. Enfin le village de Lachûte est reconnu par tous ceux qui ont eu la bonne fortune de le voir, pour un lieu des plus charmants.

Votre, etc.,

UN VISITEUR.

Lachûte, 15 oct., 1853.

## SUR LE COMMERCE DU LIN DU CANADA.

*Au Rédacteur du Journal du Cultivateur.*

MONSIEUR,—Les patriotes qui, dans les temps passés, se sont intéressés au bien-être du Canada, qui désiraient que ses ressources fussent développées, et qui cherchaient les moyens de donner de l'emploi à certaines classes de ses habitants, ont invariablement recommandé le commerce du lin, comme une affaire convenable au pays, et digne d'être encouragée par la législature.

Mais depuis un certain nombre d'années, les hommes politiques ont eu pour maxime, (si la maxime est bonne ou mauvaise, c'est ce que je ne saurais dire,) que toute espèce d'industrie devrait se maintenir par elle-même, et que le gouvernement ne devait donner d'aide à aucune branche de commerce en particulier, par la raison que si elle était convenable au pays, elle s'établirait et se soutiendrait d'elle-même.

Si l'on raisonnait de cette manière à l'égard du commerce du lin, on pourrait y renoncer d'un coup; car la culture et la manufacture du lin ont été introduites en Canada, il y a deux cents ans, par les premiers colons français. C'était alors un ouvrage de nécessité, car les habitants s'en servaient comme de l'étoffe du pays, pour l'habillement et autres usages domestiques. Mais ces temps de dure nécessité étant passés, la culture et la manufacture du lin sont maintenant à peu près éteintes; et elles n'ont lieu que dans les seigneuries éloignées, et principalement pour la graine seule, la fibre, qui, si elle était traitée convenablement, serait la partie la plus précieuse, étant souvent mise au rebut.

Ce ne sont pas néanmoins tous les pays qui pratiquent cette règle générale de laisser à elle-même chaque branche d'industrie; il y en a qui ont pour principe qu'il y a des branches d'industrie qui peuvent se soutenir par elles-mêmes, tandis que d'autres ont besoin d'une aide artificielle ou étrangère pour s'établir ou se maintenir. Dans les temps passés, la Grande-Bretagne se faisait un devoir de protéger et d'encourager par des actes de son parlement ses manufactures d'étoffes de laine, et elles devinrent le principal objet de commerce du pays. Avant les jours d'Adam Smith, elle offrit des primes pour la production du blé, et stimula ainsi l'agriculture. Il y a deux siècles, c'étaient les Hollandais qui fournissaient des harengs à l'Angleterre; elle commença ensuite à donner des gratifications au trafic de harengs de l'Ecosse, et elle fut bientôt en état de se passer de celui de la Hollande. Au temps de Wentworth, comte de Strafford, elle commença à encourager le commerce des toiles d'Irlande; elle a continué à l'encourager depuis, et il est devenu la grande industrie du pays. Même à présent, la culture et la préparation du lin obtiennent un grand encouragement de la part des propriétaires fonciers et des riches manufacturiers, et la production du

lin prospère en conséquence en Irlande. Par un droit élevé sur les manufactures de lin et de chanvre, de même que sur la matière brute, les Etats-Unis ont donné, depuis la guerre de 1812, beaucoup d'encouragement à ces branches d'industrie, et elles prospèrent dans ce pays. Quand le gouvernement du Canada voudra encourager cette industrie, elle sera également florissante ici. Il est probable que la culture du lin et la fabrique des toiles étaient aussi bien entendues ici, il y a cent cinquante ans, qu'elles l'étaient en Irlande, à la même époque, et je réitère cette assertion pour prouver qu'en Canada cette industrie est devenue comme éteinte par négligence, tandis qu'en Irlande, en conséquence d'un grand encouragement de la part de la législature, elle est arrivée à un assez haut degré de perfection pour n'avoir plus besoin d'aide artificielle.

Je fais cette petite préface pour montrer qu'en Canada, on a parlé de lin et de chanvre depuis 1814, mais qu'il n'a rien été fait, parce que le gouvernement n'a adopté aucun plan organisé et n'a donné aucune aide, et sans une bonne organisation et quelque aide pendant quelques années pour la mettre franchement à l'épreuve, rien ne peut se faire.

Nous pouvons tous lire dans des livres ou des journaux les méthodes employées pour la culture du lin: nous connaissons tous le coton de lin de Claussen, le rouissage breveté, et les appareils chimiques et à la vapeur. Des émissaires peuvent voyager en Europe, et se mettre au fait des modes hollandais, français et irlandais de traiter le lin; des pamphlets peuvent être distribués parmi les habitants, quelques particuliers peuvent construire des moulins, des compagnies peuvent se former pour acheter le lin des cultivateurs, et les cultivateurs peuvent produire d'excellentes récoltes, mais je crains que tout cela ne serve de rien, si le gouvernement n'organise pas la chose et ne lui donne pas son aide et sa protection; car il faut un nombre d'années pour l'épreuve et pour l'établissement de ce commerce, et ni particuliers, ni compagnies n'auront la patience d'attendre, vu qu'il ne rémunérera ni le producteur, ni le manufacturier, au commencement, et ne faudrait-il pas un commerce étendu pour satisfaire le spéculateur?

Pour terminer ce long argument, je vais exposer ce que je crois être le seul plan convenable pour faire l'essai du commerce du lin dans le Bas-Canada.

Deux démarches sont nécessaires: il faut d'abord qu'un particulier soit induit à ériger un mécanisme pour l'apprêt du lin; qu'il achète le produit de cent arpens de lin annuellement des cultivateurs, à un prix déterminé, et qu'il entreprenne de le faire pendant cinq années consécutives.

Il faut, en second lieu, que les fermiers entreprennent, de leur côté, de cultiver et de traiter convenablement cent arpens de

lin, pendant cinq années consécutivement, et de le vendre au manufacturier à un prix fixe.

Ces parties étant amenées ensemble, et elles ne peuvent être amenées ensemble, ou se rencontrer ainsi, que par l'influence du gouvernement, seront passer l'affaire par une épreuve franche et impartiale de cinq années, et au bout de ce temps, on pourra juger si l'essai mérite, ou non, d'être continué. Cet essai peut se faire sans qu'il en coûte plus de £1000 par an, pendant cinq ans. L'organisation devra être comme suit :—

Il devra être fait marché avec un particulier capable et solvable, pour qu'il érige un moulin à lin, qu'il le tiennne en opération pendant cinq ans, et soit tenu d'acheter annuellement des cultivateurs cent arpens de lin, de l'apprêter et le vendre propre à être exporté ou vendu dans le pays, et de fournir un compte annuel de gain et perte. Pour cela il recevrait du gouvernement une gratification de £400 par an pendant 5 ans.

Certains cultivateurs du même comté où le moulin à lin serait érigé, devraient de leur côté s'obliger à ensemençer cent arpens de lin ; à le traiter convenablement, suivant des instructions, ou directions, reçues d'un surveillant ou inspecteur, et de le vendre au manufacturier, au taux ou prix fixe de £5 par arpent.

Et pour cela ils devraient recevoir une prime :—

Pour les meilleurs 25 arpens	£4	par arpent.
Pour les 2es do	£3	do.
Pour les 3es do	£2	do.
Pour les 4es do	£1	do.

Et aussi obtenir la graine gratis pour la semaille, et les mêmes cultivateurs devraient, s'il était possible, persévérer durant l'espace de cinq années, ce qui les mettrait au fait de l'affaire. Par ce moyen l'apprêteur de lin serait assuré d'un approvisionnement pour son moulin, et le cultivateur d'un prix rémunérateur pour sa récolte. Il devrait y avoir aussi un surveillant pour apprendre au cultivateur comment traiter sa récolte, et un autre individu pour aider à estimer la récolte, lorsqu'elle serait apportée au moulin, afin de savoir si le producteur devrait être placé dans la 1ère, la 2ème, la 3ème ou la 4ème classe, quant à la prime à recevoir.

C'est là, à ce que je pense, tout le mécanisme requis, et vu sa simplicité, il résulterait. Je récapitulerai présentement pour faire voir comment l'argent serait employé.

Au memier à lin, prime annuelle,...	£400	
Au cultivateur, 25 arpens, 1ère classe,	£4.....	100
Au cultivateur 25 arp., 2e classe, £3,		75
Au cultivateur, 25 arp., 3e classe, £2,		50
Au cultivateur, 25 arp., 4e classe, £1,		25
Pour semence, étrangère, 125 minots,		150
Salaires du surveillant, 6 mois,.....		150
Salaires de l'évaluateur, 2 mois,.....		50

L'apprêteur de lin, et si £400 par an est pour lui une trop forte gratification.

Pour ériger un moulin à lin à deux jeux de cylindres et neuf braies, capables d'apprêter ou broyer et sérancer le produit de deux cents arpens en lin, par année, ou cinquante arpens par jour, et pour ériger les bâtiments propres à serer le lin, à mesure qu'il est livré par les cultivateurs ; pour avoir le mécanisme propre à détacher la graine, pour rouir une partie du lin, comme on fait en Belgique, en France et en Irlande ; pour en décomposer une partie à la rosée, ainsi qu'il se pratique dans les Etats-Unis et en Canada, et pour en décomposer une portion sous la neige en hiver, comme on le peut faire avec avantage. Il lui faudra cinquante arpens de gazon pour étendre son lin, et pour tenir son établissement il lui faut des ouvriers expérimentés, et il a à payer au cultivateur £5 par arpent pour cent arpens de lin, s'il lui est amené en bon état. La dépense totale en bâtiments sera d'environ £1000, et les gages qu'il aura à payer annuellement iront à £500. Il faudra aussi qu'il trouve un marché pour son lin, lorsqu'il aura été apprêté : il pourrait n'être pas assez avantageux après le premier essai, pour être exporté, et s'il l'envoie aux Etats-Unis, il aura à payer un droit de 30 pour cent. Mais il n'y a pas à douter que si les fileurs et les tisserands étaient sûrs de trouver un approvisionnement, des machines à filer et tisser ne fussent bien vite érigées en Canada, et il y aurait alors un marché domestique ou intérieur, qui est toujours le meilleur.

L'affaire du cultivateur serait de suivre les instructions du surveillant pour la préparation de son terrain et le traitement de sa récolte de lin, de manière à pouvoir le livrer en bon état, et pour cela, il recevrait £5 par arpent, au moulin, avec la chance d'avoir en outre 1, 2, 3 ou £4, selon la qualité, et cela le récompenserait et l'induirait à continuer à produire du lin.

L'affaire du surveillant serait d'aller journellement parmi les cultivateurs, depuis avril jusqu'à septembre, et de voir à ce qu'ils traitassent convenablement la récolte.

L'affaire de l'évaluateur ne serait que pour deux mois, août et septembre, lorsque le producteur livrerait le lin à l'apprêteur, et consisterait à déclarer le lin vendable ou marchand ; et à décider avec l'aide du surveillant et de l'apprêteur, s'il doit être classé comme no. 1, 2, 3 ou 4, de manière lui donner droit à la prime.

Je ne vois en tout cela aucune difficulté, et c'est la méthode la moins coûteuse de faire l'essai.

W. J. K.

Montréal, 25 oct., 1853.

L'EXPOSITION PROVINCIALE.

£1000 Au Rédacteur du Journal du Cultivateur.

MONSIEUR. — Peut-être pourrez-vous trouver de la place pour quelques remarques,

venant de quelqu'un qui a vu quelque chose des expositions ou montres de bestiaux, et qui n'a pas été un observateur inattentif, à la dernière Exposition Provinciale. Toutes les parties intéressées peuvent se féliciter de ce qu'elle a parfaitement réussi, et que son succès a été également dû à l'habileté de la direction et à la faveur du public.

Le plan et la disposition du terrain ont été excellents. Je n'ai jamais rien vu de semblable aux expositions qui ont eu lieu sur ce continent. Plusieurs ont regardé les abris couverts comme une dépense inutile. Tout ce que je puis dire en réponse, c'est que sans cela, vu le temps qu'il a fait, la partie de l'exposition qui comprenait les bêtes à cornes et les chevaux aurait manqué, car aucun règlement n'aurait pu empêcher leur dispersion durant la pluie qui tomba à verse durant toute la nuit du premier jour, et pendant toute la durée du second ; et il est probable qu'une fois dispersés, il n'en serait pas revenu la dixième partie. Heureusement les abris ont empêché qu'une telle éventualité n'eût lieu.

Dans la section des chevaux de trait, la montre des étalons a été très satisfaisante ; il y avait de superbes animaux, et les juges-experts ont montré beaucoup de discernement dans leurs adjudications. Un étalon de Clydesdale, âgé de deux ans, et importé récemment par John Dods, éc., de la Petite Côte, a paru digne de tout éloge.

Les propriétaires d'animaux de pur sang ont probablement redouté la tardiveté de la saison, car je n'en ai pas vu qui méritassent attention.

Parmi les aumailles, pour commencer par les courtes cornes, il y avait quelques bêtes de choix, mais toutes les vaches de cette section, à l'exception de celles qui furent exposées par R. N. Watts, éc., de Drummondville, étaient variées. Ses vaches continuaient à donner du lait, et semblaient en donner abondamment. Le Bureau d'Agriculture devrait corriger sa liste de prix, l'année prochaine, en exigeant que toutes les vaches exposées donnassent du lait. Il n'est pas sage d'encourager une race de vaches qui tarissent trois mois après avoir vêlé. Il devrait aussi être exigé de ceux qui concourent dans cette classe qu'ils fassent tenir les généalogies, au temps de l'entrée ou inscription, afin qu'il ne puisse pas être adjugé de prix à des animaux de race bâtarde.

Passant aux bêtes de Devon, un taureau âgé, appartenant à A. Kimpton, de Ste-Thérèse, a mérité d'être remarqué. Peu d'animaux de cette section ont paru être de la pure race de Devon.

Les bêtes d'Ayreshire étaient mieux représentées que celles de toutes les autres sections. Il y avait de beaux animaux dans chaque classe. Cependant une empreinte des bêtes de Durham pouvait être aisément découverte dans plus d'un des individus couronnés. La vache âgée de M. Gilmour et le taureau de trois ans de M. Doda étaient des beautés.

Je dirai maintenant quelle est l'affaire de

Quant à la race Canadienne ou d'Aldernoy, il n'y avait pas sur la place une seule bête qui eût la moindre prétention à ce nom. De grands animaux "de grade" ou mêlés de Durham et Ayreshire, occupaient des places séparées. Si la race Canadienne est regardée comme méritant d'être encouragée, il faudrait qu'il fût fait strictement attention aux qualités qui la distinguent, et il devrait être particulièrement enjoint à l'avenir aux juges de cette section de rejeter tous les animaux qui paraîtraient provenir d'un croisement avec d'autres races.

La meilleure vache d'âge ou race quelconque. La belle vache de Durham de M. Watts, qui avait déjà obtenu un premier prix, a encore concouru avec succès dans cette classe.

Les moutons de Leicester étaient nombreux et de première classe. Un bélier appartenant à A. Sommerville, éc., de Lachine, a attiré particulièrement mon attention, comme étant la perfection même. Il n'était pas grand, ce qui, peut-être, l'a placé comme quatrième sur la liste des prix. Il n'y avait qu'un parc de moutons de Southdown, d'assez médiocre apparence, et rien qui méritât le nom de saxon ou mérino. D'autres races abondaient (pour la dernière fois, à ce que j'espère) Le Bureau d'Agriculture devrait rayer dorénavant de sa liste de prix tout ce qui tendrait à encourager la propagation d'animaux "de grade," de quelque espèce que ce soit.

Les cochons, tant grands que petits, étaient très nombreux, et il n'aurait pas été possible d'en réunir ensemble de plus beaux en aussi grande quantité.

Les produits de la laiterie faisaient honneur au Canada. J'ai goûté sans fin le beurre et le fromage: l'un et l'autre méritaient un prix. Le sucre d'érable et celui de betterave ont immortalisé Hatley.

Dans les produits des champs tout était bon; on n'aurait pu rien désirer de mieux.

Les instrumens aratoires n'étaient ni bien arrangés ni tous tenus sur une partie séparée du terrain. Tous les articles exposés par James Jeffrey, de la Petite Côte, étaient des instrumens bien faits et utiles. Plusieurs des instrumens auraient eu besoin d'être éprouvés, pour mettre les experts en état de décider correctement de leur valeur. Quelques-uns paraissaient ne pas mériter une place dans un hangard.

Dans la partie restante de l'Exposition qui n'était pas strictement agricole, les contributions doivent avoir été un objet d'intérêt pour toutes les classes de visiteurs, soit qu'elles consistassent en volaille, fleurs, fruits, manufactures de toutes sortes, beaux arts, ou ouvrages des Dames: l'excellence ne pouvait manquer d'abonder. Le grand bâtiment qui contenait les échantillons des beaux arts et les ouvrages des dames était à peine assez spacieux pour les loger tous; d'où a pu résulter le manque d'une classification convenable des articles qu'il y avait dans le bâtiment, circonstance qui a rendu

plus difficile la tâche des experts. C'est à quoi il faudrait faire particulièrement attention, aux expositions futures: les articles couronnés devraient aussi être étiquetés, le 2ème jour, au plus tard.

En félicitant les directeurs de l'Exposition d'avoir donné une impulsion de si bon augure pour les expositions futures, je proposerai pour terminer ma lettre les quelques suggestions qui suivent, savoir:—

Qu'on pourrait être avec avantage un peu plus expéditif, quant aux billets, ou étiquettes pour le département agricole;

Une classification un peu meilleure dans ce qui n'appartient pas directement au département de l'Agriculture;

Un comité de réception pour les visiteurs;

Un déjeuner donné de bonne heure sur le terrain, le premier jour, aux juges-experts, déjeuner où ils se trouveraient tous réunis, et où ils n'auraient pas de peine à faire la connaissance les uns des autres;

Une distribution plus hâtive de listes de prix qui contiendraient les arrangements faits avec les propriétaires de chemins de fer et de bateaux à vapeur. Le Bureau du Haut-Canada a déjà annoncé que la compagnie du grand chemin de fer de l'Ouest transportera gratis des produits et des animaux destinés à être exposés. La même chose a été faite, cette année, à Saratoga, par les compagnies américaines. Que le Bureau représente ces faits à nos compagnies du Bas-Canada, et qu'il leur demande la même libéralité envers les expositeurs de Québec, l'année prochaine;

Refus d'encouragement pour les bêtes "de grade," et "autres races mêlées" de moutons;

Un règlement portant que toutes les vaches exposées donneront du lait;

Que les généalogies des chevaux de pur sang seront transmises, lors de l'inscription;

Que les instrumens aratoires seront éprouvés aussi complètement que possible.

CINCINNATUS.

#### LES PANAIS COMME RECOLTE EN PLEIN CHAMP.

Les panais ont été quelquefois cultivés en plein champ, et regardés comme une récolte à peu près égale à celle des carottes pour l'entretien des animaux. Ils sont d'une valeur considérable, soit sous ce rapport, soit comme un de nos légumes les plus délicieux. Leur produit, lorsqu'on les cultive dans un sol convenable et bien préparé, est aussi considérable que celui de toute autre racine, et leurs qualités pour l'engraisement sont regardées comme supérieures à celles de toutes les autres.

Le panais est cultivé sur un grand plan dans les îles de Jersey et de Guernesey, et l'on dit que dans la dernière de ces îles, tous les pores sont engraisés avec cette racine, et leur chair est remarquablement délicate et délicieuse. On la donne aux cochons, soit crue, soit bouillie, et dans l'un

et l'autre état, ils la mangent avec beaucoup d'avidité. Pour l'engraisement des bêtes à cornes, on la trouve, dans Jersey, égale, sinon supérieure à la carotte, faisant l'affaire aussi promptement, et fournissant un met d'un goût exquis et d'une qualité très succulente. Les animaux en sont très friands. On peut engraisser parfaitement un bœuf maigre, dans l'espace de trois mois, en lui donnant 100lbs. de panais par jour, avec un peu de foin. Comme nourriture de printemps pour les vaches laitières, cette racine est très profitable: lorsqu'on la leur donne avec de la paille ou du foin coupé, et un peu de gruau ou du son délayé, la quantité du lait est augmentée, et la couleur et la saveur du beurre sont améliorées. Pour les chevaux, comme nourriture *altérative*, elle est aussi profitable que la carotte. "Un picotin (*peck*) de panais coupés fins et mêlés avec une égale quantité de paille coupée, et deux pintes d'avoine, avec une poignée de sel, fait," dit l'*American Farmer*, "un repas très nourrissant pour un cheval; quelques portions de cette sorte par semaine assouplissent sa peau, adoucissent son poil, et entretiennent son système dans l'état de santé." Mais comme nourriture constante, on pense que le panais engraisse trop, et tend à diminuer plutôt qu'à augmenter la vigueur du cheval. Cette racine est mentionnée dans le "Livre de la Ferme" comme ayant été employée avec succès pour l'engrais de la volaille.

Le sol qui convient le mieux aux panais est une terre végétale sablonneuse. Mais ils viennent bien dans des sols plus pesants que ceux qui conviennent aux carottes et aux navets, et ils réussissent dans un sol quelconque, s'il est riche, bien pulvérisé et sec. Si le sol n'est pas naturellement fertile, il doit être rendu tel par une quantité suffisante de fumier bien pourri. La terre doit être labourée profondément, et le produit sera beaucoup augmenté, si le sous-sol est remué de manière à ce que les racines puissent y pénétrer aussi avant que leur crue le demande.

La graine, qui doit être mise en terre aussitôt que le sol est prêt à la recevoir, peut être semée en sillons éloignés de vingt pouces l'un de l'autre. Il en faut de deux à trois livres par acre, et elle doit être de la récolte de l'année précédente: si elle était plus vieille, elle pourrait ne pas lever. Quelques-uns recommandent de faire tremper la graine pendant vingt-quatre heures, et de la faire sécher ensuite dans du plâtre ou de la cendre. On mêle souvent du sable avec la graine, en la semant, afin qu'elle se distribue comme il convient plus facilement. Celle de l'île de Jersey est recommandée comme la meilleure variété.

La culture est à peu près la même que celle qui est recommandée pour les carottes. Lorsque les plantes ont de deux à trois pouces de hauteur, il faut les rehausser à la pioche, et les éclaircir de manière à ce qu'elles soient à six pouces l'une de l'autre

dans les rangs. Elles doivent être sarclées aussi souvent que les mauvaises herbes rendent la chose nécessaire, et on favorise leur croissance en tenant le sol ouvert et bien divisé, en le remuant fréquemment.

Sur un terrain où l'eau ne séjourne pas, les panais peuvent demeurer en terre tout l'hiver sans dompage, et même avec avantage. Ceux dont on a besoin pour l'hiver doivent être arrachés aussi tard l'automne que la saison le permet; et le printemps, aussitôt que la terre n'est plus gelée, le cultivateur peut commencer à se servir de ceux qui y ont été laissés. Lorsqu'ils ont été arrachés pour être encavés, ils ne doivent pas être entassés ou trop serrés l'un contre l'autre: il faut les mettre dans un endroit frais et les couvrir de terre soigneusement, attendu que l'exposition à l'air ou à la chaleur les gercé et les gâte.

Nous avons tiré ce qui précède de différentes sources, ne pouvant pas trouver en un seul endroit, ou sous une forme convenable pour nos colonnes, les renseignements désirés. Nous n'avons connu le panais par expérience que dans le jardin et sur la table, et là nous avons trouvé que tout était bien. Il n'y a pas de légume plus délicieux, au commencement du printemps, qu'un panais bien bouilli et bien beurré, et nous croyons que les animaux de la ferme les apprécieront avec un appétit plus simple, et que leur culture en plein champ ne pourrait être qu'avantageuse à l'agriculteur.—*Rural IV. Y.*

LA VOLAILLE EN HIVER.

A l'approche de l'hiver, lorsqu'il faut faire les préparatifs nécessaires pour le bien-être de tous les animaux domestiques, le bien-être des oiseaux de basse-cour ne doit pas être oublié, mais ils doivent avoir leur juste part de l'attention à donner aux animaux, en autant qu'aucun bétail entretenu alors ne dédommagera mieux le propriétaire des peines qu'il se sera données et des dépenses qu'il aura faites pour leur entretien.

Pour en tirer le meilleur parti durant l'hiver, la saison où ils peuvent être le plus profitables qu'en toute autre, il faut, en premier lieu, les pourvoir d'un abri chaud et sec, et en second lieu, leur donner constamment une nourriture saine et substantielle. Si on laisse cette nourriture en quantité suffisante à côté de la volaille, il ne s'ensuivra aucune perte, et conséquemment aucune dépense de plus. Nous avons eu pour habitude, durant les froides saisons, de tenir une boîte de grain dans un endroit où les poules, etc. pouvaient avoir accès en tout temps, et nous avons trouvé, à notre satisfaction, qu'elles pouvaient être hivernées de cette manière avec une moindre quantité d'alimens que lorsqu'on les laisse rôder pour en chercher, et qu'on les leur donne par poignées de temps à autre. En tenant du blé-d'inde en quantité suffisante à leur portée, nous avons calculé qu'il nous valait une piastre le minot, quand le prix

n'en était que de soixante-quinze cents (quatre livres dix sous) en prenant le paiement en œufs, qui, en hiver, se vendent tous jours cher, et nous leur avons distribué d'autres grains à un égal bénéfice.

Cependant nous ne voudrions nullement ne les entretenir qu'au grain, surtout au gros grain entier et crû. On peut leur donner avec avantage de la viande hachée et des rebuts de la table ou de la boucherie. Il faudrait néanmoins les faire bouillir, afin de les rendre plus digestifs. Nous avons aussi trouvé qu'il était avantageux de leur donner quelquefois pour changement des patates bouillies et chaudes, ainsi que de la grosse farine bouillie dans la quantité d'eau suffisante pour lui donner de la consistance.

Nous avons toujours soin qu'il y ait de la chaux en assez grande quantité dans notre poulailler. L'importance de la chaux pour la formation des coquilles de leurs œufs est bien connue; en outre de cela, la salubrité de la chaux comme assaisonnement peut être inférée de la manière dont elles la mangent. Il y a que quelques années, un de nos voisins, entendu en fait de volaille, avait mis une chambre dans un état à tenir ses poules chaudement et à leur aise, durant l'hiver, en ayant fait lather et plâtrer les pans et le plafond. A peine les poules avaient-elles habité le logis pendant six mois, que tout le plâtrage avait été dévoré. La chaux et le sable avaient probablement été la cause de ce dégât, et s'il avait été mis de la chaux et du sable abondamment à leur portée, il est probable qu'elles n'auraient pas touché au mur. Il faudrait aussi mettre à leur portée de la cendre ou de la terre sèche bien pulvérisée, afin qu'elles pussent suivre le penchant qu'elles ont de s'y rouler en hiver aussi naturellement qu'elles le font en été.

Le poulailler devrait aussi être dans un endroit retiré et tranquille. Le bruit et l'approche des autres animaux sont très désagréables aux tribus ailées, et particulièrement aux oiseaux domestiques.

On ne doit pas laisser sortir et roder les oiseaux de basse-cour en hiver, particulièrement si le temps est froid ou tempétueux, et si on les laisse sortir ces jours-là, ce ne doit être que vers le soir, quand on est sûr qu'ils rentreront bientôt.

Dans l'arrangement du poulailler on doit faire en sorte d'y pouvoir conserver l'engrais. C'est le vrai guano que tout cultivateur peut posséder, en quantité modique, il est vrai, mais de pas moins de valeur. Sa valeur actuelle commence à être mieux comprise que ci-devant, mais elle ne l'est pas encore assez, puisqu'il y a des cultivateurs qui permettent que leurs volailles se juchent sur des clôtures ou sur des arbres, à tout est perdu; tandis que d'autres, qui le conservent pendant l'hiver, le vendent pour une bagatelle, ou le donnent à un voisin plus industriel, pour nettoyer leurs poulaillers. Or, nous sommes persuadé qu'un minot de fumier de poules vaut à un fermier

plus d'un chelin, dans tout endroit où ces remarques peuvent être lues. Pour preuve de cet avancé, nous donnons le résultat de quelques expériences faites avec cet engrais.

Un fermier de notre connaissance en pulvérisa une certaine quantité, en le battant seulement avec un fléau ordinaire, après quoi il y ajouta une égale quantité de cendre et le quart de cette quantité de gypse. Une seule poignée de ce mélange fut mise dans une fosse de blé-d'inde; le résultat fut une récolte plus abondante que là où il avait été mis du fumier d'étable en quantité considérable. Nous vous trouvés le même mélange ou composé, précieux pour les tomates, les ceps de vignes et presque pour toutes les plantes de jardin; il leur donne une crue prompte et vigoureuse. Et ce même composé employé pour des navets, des vignes, et autres plantes attaquées par des insectes, dans les premiers temps de leur croissance, et lorsque leurs feuilles sont vertes, ne manque pas de les délivrer de ces nuisances. Mais nous en avons assez dit pour en faire voir la valeur, et nous laissons au cultivateur à l'employer pour les récoltes qu'il lui plaira, et de la manière qui lui paraîtra convenable.—*New England Cultivator.*

COUPE DES GRAINS.— Les cultivateurs ne doivent pas attendre que leurs grains soient tout-à-fait mûrs pour les couper. Dans l'Etat de New-York et dans tous les Etats qui fournissent beaucoup de grains, la pratique universelle est de les couper avant leur parfaite maturité. Aujourd'hui, dans les endroits qui fournissent des grains en quantité, on doit les moissonner précisément au moment où ils passent de l'état laitieux à celui d'une dureté parfaite, et quand l'amande, sans être tout-à-fait visqueuse, n'est cependant pas assez dure pour résister à la pression du pouce et du doigt.

Le grain qu'on laisse mûrir complètement donne une farine moins blanche et moins pesante. Lorsque le grain est coupé avant qu'il soit tout-à-fait mûr, la paille est meilleure, elle possède un suc et un goût de sucre qui lui donne plus de valeur; tandis que la paille qui a été laissée sur le champ jusqu'à l'époque d'une complète maturité a peu de substance et de valeur.

J'ai coupé de l'avoine dès l'instant où la paille commençait à devenir jaune, et j'ai trouvé le grain aussi bon et aussi plein et d'une couleur beaucoup plus brillante que celui de l'avoine que j'ai laissé parvenir sur pied à une entière maturité. La paille d'avoine, lorsqu'on la moissonne de bonne heure et qu'on la soigne convenablement, est presque aussi bonne pour la nourriture du bétail que le meilleur trèfle.—*Ibid.*

Charbon de Bois et Plâtre.—La poudre de charbon absorbe puissamment l'ammoniac de l'atmosphère, et est conséquemment un engrais précieux. Le charbon pulvérisé est peut-être la meilleure chose à employer

pour absorber les odeurs désagréables provenant des matières animales et végétales en décomposition. Une poignée de poudre de charbon répandue sur les voûtes des privés, sur les égoûts, etc., corrigera immédiatement la mauvaise odeur qui en provenait. Le plâtre de Paris est probablement la meilleure chose ensuite à employer pour la même fin. On doit l'employer sans épargne dans les écuries et les étables, particulièrement dans la chaude saison. L'emploi de ces absorbans ne contribue pas seulement à l'entretien de la santé, il procure encore une épargne importante de matières fertilisantes précieuses. Les rosiers et les autres arbustes et fleurs de choix, cultivés dans le jardin ou dans des pots, tirent un grand avantage de l'emploi du charbon à la surface de la terre qui les entoure.

*Moyen de passer les Peaux de Moutons sans en ôter la Laine.*— Prenez une cuillerée d'alun et deux de salpêtre : pulvérisez et mêlez bien le tout ensemble ; puis répandez la poudre sur le côté de la chair de la peau, et mettez les deux côtés de la chair ensemble, ou l'un sur l'autre, laissant la laine en-dehors. Alors pliez les peaux aussi serrées que vous pourrez, et suspendez-les dans un endroit sec. Au bout de deux ou trois jours, lorsqu'elles seront sèches, descendez-les, et grattez-les avec un couteau émoussé jusqu'à ce qu'elles soient nettes et souples. Là se termine le procédé, et il en résulte d'excellentes couvertures de selles. Si l'on désire passer d'autres peaux en y laissant le poil, on peut les traiter de la même manière.

Nous pouvons parler en faveur de la recette ci-dessus ; elle fait tout ce qu'elle promet. Ces peaux font d'excellentes nattes pour les portes intérieures.— *Detroit Farmer Companion.*

### MARCHÉ DE MONTRÉAL.

Foin, les 100 bottes, de \$12 à \$14.  
Paille, do, de \$7 à \$8.  
Porc, les 100lbs., de \$6 à \$6½.  
Bœuf, do, de \$4½ à \$6.  
Moutons, de \$3 à \$7, chacun.  
Agneaux, de \$2 à \$3, chacun.  
Sarrasin, le minot, de 3s 3d à 3s 4d.  
Blé, do, de 6s à 6s 6d.  
Blé-d'Inde, do 4s 6d.  
Avoine, do de 2s 1d à 2s 2d.  
Seigle, point.  
Orge, le minot, de 3s à 3s 9d.

**FONDS OU ACTIONS.**—Banque de Montréal ; ont haussé de 1½ pour cent, des ventes ayant été effectuées à 25 pour cent de prime, ex dividende. Banque de la Cité ; ont haussé, étant maintenant de requise à 7½ pour cent, ex dividende. Banque Commerciale, de requise à 15½ au-dessus du pair. Banque du Peuple, recherchés à 1 au-dessus du pair. C. de F. du Grand Tronc du Canada ; des ventes ont eu lieu à 30 p. c. au-

dessus du pair, auquel taux les actions continuent à être en demande. Fonds Consol de la Compagnie des Mines de Montréal ; ont été très languissants durant toute la semaine, et il en a été fait des ventes, de 76 à 70 par action, les transactions se terminant à ce dernier taux, sans beaucoup de débit. Dernières quotations pour les garanties canadiennes au marché de Londres ; les bons sterling du Canada 1874, sont cotés à 112½ à 113½.

**MARCHÉ DE BRIGTON, 23 Novembre.**— Au marché, 500 bêtes à cornes de boucherie, 150 aumailles, 9 paires de bœufs de trait, 40 vaches et veaux, 1700 moutons et agneaux, 250 cochons.

Les prix ont été comme suit :—  
Bœuf, extra \$7 75c ; 1re qualité, \$7 ; 2e qualité, \$6 25c à \$6 50c ; 3e qualité, \$6 ; ordinaire, \$4 50c à \$5.  
Animaux vivants, d'un an, \$9, 10 à 11 ; de deux ans, \$19, 23, 26 à 30 ; de trois ans, \$33, 36, 41 à 50.  
Bœufs de trait, \$85, 100 à 130.  
Vaches et veaux, \$23, 25, 37, 30 à 45.  
Moutons et Agneaux, \$2, 2,50 à 3.  
Extra, \$4, 4,50, 6 à 8.  
Cochons, \$5 à 6 ; en détail, 6 à 7c.

### A CEUX QUI ANNONCENT.

Une grande circulation à laquelle le *Journal du Cultivateur* est parvenu, en fait un excellent *medium* ou moyen de correspondre avec le public. Le taux pour annonces ou avissemens, n'est que de six sous par ligne pour la 1ère insertion.  
Bureau du *Journal du Cultivateur*,  
Rue Saint-François-Xavier.

### BETES D'HEREFORD.

À VENDRE un TAUREAU de la vraie race d'HEREFORD, et un VEAU MALE de la même race, qui sera de service le printemps prochain. Pour les particularités, s'adresser à John McGinnis, Ecr., à St. Jean, ou à C. Skene, Ecr., ferme de Moore Land, Wolfe Island.  
N. B.—Un Priz de £10 a été donné à Québec, en 1854, pour le meilleur Taureau d'Hereford, d'âge quelconque, possédé dans le B. C.

### ANDRÉ LEROY, PÉPINIÉRISTE,

ANGERS, FRANCE,

MEMBRE Honoraire et Correspondant, etc., de toutes les principales Sociétés d'Agriculture de l'Europe et de l'Amérique, prend la liberté d'informer ses amis et le public en général, qu'il vient de publier son Catalogue pour 1853, qui est le plus complet qui ait jamais été fait. Tous les prix et les renseignements requis pour l'importation d'Arbres, Arbustes, Arbres toujours Verts, Plants, Rosiers, etc., se trouveront dans le dit Catalogue, qu'on peut se procurer franc de charge en s'adressant au Soussigné, qui recevra et expédiera toutes les commandes, et recevra et fera parvenir les Arbres, etc., commandés, à leur arrivée ici. Il est inutile d'ajouter que M. LEROY possède la plus grande PÉPINIÈRE qu'il y ait sur le Continent. Son expérience dans l'exécution des commandes pour l'Amérique et la qualité indubitablement supérieure de ses arbres, etc., sont trop bien connues pour avoir besoin d'une plus ample mention. Les commandes doivent être, dans tous les cas, envoyées au soussigné dans l'automne, avec information quant au temps où les arbres doivent arriver ici, et à la manière dont ils doivent être envoyés.

E. BOSSANGE.

1er oct. 1853. 138, Pearl St. New-York.

### LIVRES D'ÉCOLES POUR LES-QUELS IL A ÉTÉ DONNÉ DES PRIX.

Le Soussigné a obtenu des DIPLÔMES aux Expositions Provinciales qui ont eu lieu à Montréal et à Hamilton, en 1853, pour la meilleure Collection de Livres d'Écoles, imprimés et reliés en Canada, à l'usage des Écoles Élémentaires, des Écoles de Grammaire, &c. Parmi les Livres exposés étaient les suivants :—

#### SÉRIE NATIONALE.

Leçons Générales, pour être exposées dans les Écoles.  
Premier Livre de Leçons.  
Second Livre de Leçons.  
Suite au Second Livre.  
Troisième Livre de Leçons.  
Quatrième Livre de Leçons.  
Cinquième Livre de Leçons.  
Vérité du Christianisme.  
L'Alphabet remplacé.  
Premier Livre d'Arithmétique et Clef.  
Second Livre d'Arithmétique et Clef.  
Arithmétique de Thomson, édition Anglaise, à bon marché.  
Grammaire Anglaise et Clef.  
Tenue des Livres et Clef.  
Traité du Mesurage.  
Appendice, ou Supplément au Mesurage, à l'usage des Maîtres.  
Éléments de Géométrie.  
Introduction à la Géographie et à l'Histoire, avec Cartes, Estampes, etc., nouvelle édition beaucoup améliorée.

#### CURRICULUM LATINUM.

Cornelius Nepos.	Cæsar de Bello Gallico.
Virgilius Georgica.	Q. Curtius.
Cicero de Amicitia.	Taciti Agricola.
Cicero de Senectute.	Horatii Carmina.
Ovidii Fasti.	

#### ÉDITIONS CANADIENNES DE LIVRES D'ÉCOLES.

"The Canadian Primer," par Peter Farley.  
"Primer" de Manson.  
Alphabet de Mavor.  
Do de Carpenter.  
Do de Webster.  
Dictionnaire de Walker.  
Arithmétique de Walkington.  
Grammaire de Lennie.  
Lecteur Anglais de Murray.  
Grande Grammaire Anglaise de Murray.  
Petite do do.  
"Canadian School Geography," par Ewing.  
H. RAMSAY.

#### IMPRESSION ET RELIURE.

Le Soussigné exécute avec propreté et diligence toutes sortes d'Impressions, telles que, Livres, Catalogues, Listes de Prix, Etiquettes pour Expositions d'Animaux, &c. Il relie aussi, soit des Livres Imprimés, soit des Livres Blancs, tels que, Grands-Livres, Journaux, &c.

H. RAMSAY,

Bureau du *Journal du Cultivateur*, Montréal.

#### MARCHANDISES NOUVELLES.

Le Soussigné a reçu maintenant son assortiment ordinaire et étendu de Papier, Livres de Compte, Livres d'Écoles, &c.  
Montréal, 1853. H. RAMSAY.

#### LIVRES D'AGRICULTURE, INSTRUMENTS, SEMENCES, &c.

Le Soussigné exécutera avec promptitude les Commandes pour Livres d'Agriculture, Instruments, Semences, &c., pourvu qu'on lui fasse tenir une description détaillée de ce qu'on veut avoir, et un dépôt à un montant raisonnable sur la valeur des articles demandés.  
Montréal, 1853. H. RAMSAY.